

La Russie devient l'ennemie no 2

Alliée à l'Allemagne pour l'écrasement systématique des petits pays démocratiques. — Lutte du navire de guerre contre le bombardier aérien. — Qui de l'Angleterre ou de l'Allemagne ploiera le genou?

En parlant des hostilités en Europe, depuis quelques semaines, on avait l'habitude de s'écrier: « Ah! quelle drôle de guerre! » Or, il semble bien que cette drôle de guerre menace de n'être plus drôle du tout, à la cadence que les sous-marins allemands et les mines magnétiques coulent navires anglais, français et neutres.

L'Angleterre aura bientôt perdu 100 navires et les neutres presque autant. La marine marchande britannique, il est vrai, comprend 8,000 unités. Pour la menacer sérieusement, combien les sous-marins et les mines devront-ils en détruire? C'est là un problème que nous laisserons à plus avisés que nous d'éclaircir.

L'Amirauté britannique annonçait, il y a quelques jours déjà, qu'elle avait trouvé le remède aux mines magnétiques. A-t-elle commencé d'appliquer ce remède? On ne le dirait pas, vraiment, car paquebots et cargos continuent à sombrer à un rythme accéléré. Ce que l'Allemagne a vainement tenté en 1914-18, mais ce qu'elle a tout de même été bien près de réussir, c'est justement la mise hors de combat de cette marine marchande britannique et neutre, sans laquelle l'Angleterre ne pourrait pas continuer la guerre que l'Allemagne se celle-ci, de son côté, manquant tout à coup d'approvisionnements, tant militaires que civils.

ALLIANCE DE LA BOMBE ET DE L'EAU
Un bon point semble en train de s'éclaircir en faveur des Alliés. En Angleterre, comme aux Etats-Unis et en France, les experts étaient divisés en deux camps sur cette question: qui l'emportera sur mer, des navires de guerre ou des bombardiers aériens? A date, les navires paraissent s'être fort bien défendus.

Après de ces combats entre forces aériennes et navales, les experts nous apprennent des choses surprenantes aux yeux des profanes: par exemple, qu'une bombe tombant du ciel cause indirectement plus de dommages à un navire que si elle le frappe directement. Les explosifs sont de drôles d'engins. En frappant l'eau près du navire, la bombe fait de celle-ci sa partenaire et la lance avec une force terrible sur le flanc de celui-ci, une force telle qu'elle en perce souvent la coque. C'est ce qui est arrivé à l'allemand « Pommern » à la bataille du Jutland.

On serait tenté de croire que cette dispute sur les mérites respectifs du navire de guerre et du bombardier aurait pu être réglée avant aujourd'hui, compte tenu des travaux de laboratoire faits au cours de la dernière décennie, mais il n'en est rien. Seulement on fait observer que pour qu'un bombardier soit effectif, il faut que les conditions atmosphériques et la visibilité soient excellentes; que le bombardier doit découvrir en mer le navire qu'il veut frapper; qu'il doit voler très haut, à 20,000 pieds, pour que ses bombes percent le blindage du navire; que les renseignements sur ce genre de guerre n'avaient encore été recueillis, avant les hostilités, qu'au cours d'essais sur des objectifs stationnaires et non mobiles.

Les experts font aussi observer que cuirassiers et croiseurs vraiment modernes possèdent double blindage, que les canons anti-aériens sont beaucoup plus dangereux que par le passé, et que les bombardiers ne peuvent emporter plus d'une grosse bombe du genre torpille à la fois, bombe pesant une tonne et demie. C'est un mode de bombardement fort coûteux. Par contre, il faut se rendre compte des effets étonnants d'une forte charge d'explosifs dans l'eau. A une distance considérable du centre de l'explosion, la pression de la vague est assez forte pour briser la coque d'un navire, si le blindage est simple. On juge par là ce que prennent les sous-marins pour leur rhume!

LA RUSSIE, ENNEMIE No 2
Sans qu'il existe encore une alliance No 100 pour 100 entre l'Allemagne et la Russie, il devient de plus en plus évident que le pacte qui les unit menace tous les pays européens qui ne sont pas en état de se défendre contre la domination de l'une ou de l'autre. De sorte que la Russie est devenue l'ennemie No 2 de la démocratie européenne.

On peut juger de l'entraide que se prêtent Russes et Allemands par ces deux faits: Les Soviets ont l'effronterie de déclarer « illégal » le blocus de la France et de l'Angleterre contre les exportations allemandes; les Allemands avertissent les neutres que leur neutralité perdra beaucoup de sa force si leurs représentants à Genève se déclarent contre les tactiques de Staline, « père des peuples ».

La France et l'Angleterre annoncent qu'elles enverront du matériel de guerre à la Finlande et qu'elles ne sauraient guère demeurer neutres en cas d'agression contre la Roumanie et la Turquie. Encore une fois, où s'arrêtera ce maels-troom? Nous continuons à croire que ce n'est pas faire preuve de trop de pessimisme que de prévoir une guerre mondiale, d'où le Canada sortira énormément grandi ou mûri pour l'annexion aux Etats-Unis.

Gilbert LaRUE.

Le nationalisme à gros grains du sieur "Popol" Bouchard



L'hon. Adélard Godbout goûte un repos amplement mérité d'une dizaine de jours, après la besogne de Titan par lui accomplie depuis qu'il est premier ministre. On assure même qu'il ne s'est depuis couché qu'à 2 heures du matin. Avant de partir, il a tout de même pris une mesure fort opportune en interdisant aux fonctionnaires provinciaux, et surtout aux chefs de services, de se mêler à toute manifestation politique. Ceci aura pour effet de mettre fin aux chambardements du personnel qui se produisent chaque fois qu'un gouvernement succède à un autre, et aux criaileries qui en découlent. Depuis la crise financière de 1929, le fonctionnarisme a pris une importance exagérée dans nos démocraties, et il est temps de ne lui accorder que la place qui lui revient dans les rouages de la chose publique.

Le Dr Allan Dufour qui, après avoir mis les quintuplés Dionne au monde, les a pilotés jusqu'ici à travers mille écueils, annonce que celles-ci ont amassé sans le savoir jusqu'à date le respectable magot de \$800,000. Et nos jockeys, nos acrobates et nos acceussistes, qui auraient voulu que le soin des jumelles fut confié à quelque chose comme la Saint-Vincent-de-Paul, pour satisfaire à nos traditions, que pourraient-ils leur offrir en compensation? La pauvreté? Il semble qu'il en existe assez chez nous. Y'aurait plus que les jumelles Dionne, parent de la francis, qu'elles sont catholiques et qu'elles ont de plus l'avantage d'être bien élevés, ce qui manque à tant d'acceussistes, ces chouchous du « direct » et particulièrement de son directeur Ti-Georges Pelletier.

L'Association des Hommes d'Affaires de Saint-Denis s'est fendue d'une idée évidemment susceptible de plaire au Conseil municipal en lui suggérant de demander à la Législature la prolongation de son mandat jusqu'en 1942, c'est-à-dire deux ans de plus. Inutile de dire que le Conseil a trouvé cette idée admirable et que les hommes d'affaires du nord de la ville ont tout lieu d'être satisfaits de leur démarche. S'ils avaient suggéré à nos pères conscrits de se faire octroyer une addition de quatre années, jus-

(suite à la page 4)

M. Elphège Marier sera le vainqueur dans Jac.-Cartier

La victoire de M. Elphège Marier, avocat de Pointe-Claire, sur ses deux adversaires dans la présente lutte électorale ne fait de doute pour personne, suivant les plus récents rapports que nous avons reçus. Le soi-disant nationaliste Guérard se prépare dit-on à ramasser ses nippes en vitesse et à décamper plus vite que ça, en ne laissant tout au plus que son dépôt qu'il perdra assurément, entre les mains de l'officier rapporteur.

Me Elphège Marier est un avocat distingué, qui fera assurément un excellent représentant du comté de Jacques-Cartier à la Chambre des Communes et fera de plus honneur à sa race. Les têtes dirigeantes du parti libéral ne pouvaient évidemment faire un meilleur choix qu'en désignant M. Marier pour porter les couleurs du parti. Nous n'aurons jamais trop à Ottawa de représentants dont on puisse au moins dire qu'ils ont du « bon sens ». Il faut penser que les députés des autres provinces, quand ils voient venir un nouveau député québécois, tendent le cou pour mieux voir le nouvel arrivant et le reluquent en se demandant ce qu'il peut bien avoir l'air. M. Marier aura vite rassuré nos concitoyens de langue anglaise, nous en sommes persuadés.

L'AUTORITE

Comme quoi, il retourne que le candidat "national" dans Saint-Jacques n'incarne pas les "grands et immortels principes" du nationalisme intégral dont il se targue effrontément. — Une révélation sensationnelle. — Les ex-amis, qui ont jadis cru en l'idole, la foulent aujourd'hui aux pieds. — Document révélateur.

Le dénommé « Popol » Bouchard, qui se pique d'érudition et de savoir-faire (pour le savoir-rivière rien de sûr), connaît sans doute ce vieux proverbe latin « Sic transit gloria mundi ». Lui qui avait aspiré à devenir un héros nationaliste, à devenir l'émule des Bourassa, Lavergne et autres qui le dépassent de cent coudées, se voit aujourd'hui réduit à courir la « galopote » de comté en comté de la province pour exposer ce qu'il appelle son programme de rénovation sociale, économique, au profit de qui, je vous le demande? Au sein propre uniquement et vous pouvez m'en croire. Nous ne contesterons pas à M. Bouchard les titres et diplômes qu'il a acquis au pays de la « vieille truite », comme il appelait l'Angleterre, dans sa feuille de chou « La Nation », de Québec. Popol est intelligent, d'accord. Mais il est des gens intelligents qui ne sont pas fins et c'est le cas de ce pleutre, de ce dictateur au petit pied, dont un journal nationaliste aujourd'hui disparu traçait un portrait saisissant il y a quelque deux ans, au lendemain de sa cuisante défaite dans le comté de Lotbinière. La lecture de ce document fort édifiant décrira mieux que tout la personnalité de l'individu, qui prétendait incarner les « grands et immortels principes » du nationalisme intégral et en somme ne représentait que lui-même. Mais lisons plus tôt.

L'UNITE, 30 DECEMBRE 1937

JOURNAL NATIONALISTE ET AUTONOMISTE

PAUL BOUCHARD JUGE PAR LES SIENS

Paul Bouchard représentait l'idée autonomiste. Elle n'a pas été battue. C'est Paul Bouchard qui l'a été. Les électeurs du comté de Lotbinière ont agi en son égard comme Paul Bouchard a agi à l'égard de la majeure partie des nationalistes dont il s'est aliéné l'amitié par ses injures, ses attaques, sa dictature en herbe et sa manie d'accaparement. Il n'a pas eu assez de chauds partisans, surtout en dehors du comté parce que sa déplaisante personnalité ne lui en permet pas.

Beaucoup, comme nous-mêmes, se sont ralliés à lui par devoir, parce qu'il représentait une idée, mais le cœur n'y était pas. L'intelligence seule participait à la lutte. Paul Bouchard s'est défait tout seul, il s'est écroulé comme s'écroulent les idoles d'orgueil. Non, la défaite de Paul Bouchard n'est pas une défaite pour l'autonomisme. Elle prouve simplement qu'il ne suffit pas pour vaincre d'être aspirant dictateur ni d'avoir une gueule sale, ni d'être un piètre personnage. Il faut un candidat sérieux, une organisation sérieuse, de la préparation et de l'enthousiasme réel.

Paul Bouchard, dans « La Nation » du 30 décembre 1937 et dans les premiers numéros de janvier 1938, écrivait que les électeurs de Lotbinière avaient été trop bêtes, pour le comprendre.

« Ils sont », dit-il, « comme l'animal qui ne prévoit pas les coups ». Le même M. Bouchard, dans des numéros précédents de son journal, avait, le jour du vote, flatté les électeurs en parlant des paysans intelligents de Lotbinière qui sauraient comprendre la leçon du scrutin de lundi, 27 décembre 1937.

Electeurs de Saint-Jacques qui lirez ce touchant panegyrique du sieur « Popol » Bouchard, êtes maintenant proprement et convenablement édifiés sur la personnalité de l'individu et le personnage qui brigue présentement vos suffrages. Et le 18 au soir, il dira que les électeurs de Saint-Jacques étaient vraiment trop bêtes pour comprendre une intelligence supérieure comme la sienne et qu'il aurait du, d'abord, suivre sa première impulsion et demeurer paisiblement sur les hauteurs de la citadelle de Québec, faisant le quiet pour déceler la présence d'un ennemi imaginaire.

L'électorat aura tôt fait de ne faire qu'une bouchée du dénommé Bouchard, bouché par les deux bouts, que l'on pourrait apparenter à la chèvre de M. Séguin, broutant l'herbe des autres et risquant de se faire dévorer, comme le disait avec fort à-propos l'autre soir, le Dr Gaspard Fautoux, ex-député provincial de Sainte-Marie. Quand il aura attrapé la fessée de bois vert qu'il mérite et qu'il attrapera sûrement lundi, espérons que Popol, désormais assagi pour le reste de ses jours, ne viendra plus se targuer d'un nationalisme qui n'existe que dans son cerveau brûlé et qu'il n'est pas même digne de représenter.

UNE PREMIERE REFORME DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Elle est constituée par la nomination de M. Victor Doré au poste de surintendant. — Fructueuse initiative due aux hons. Godbout et Groulx. — Que l'Eglise et l'Etat se concertent sur ce problème brûlant.

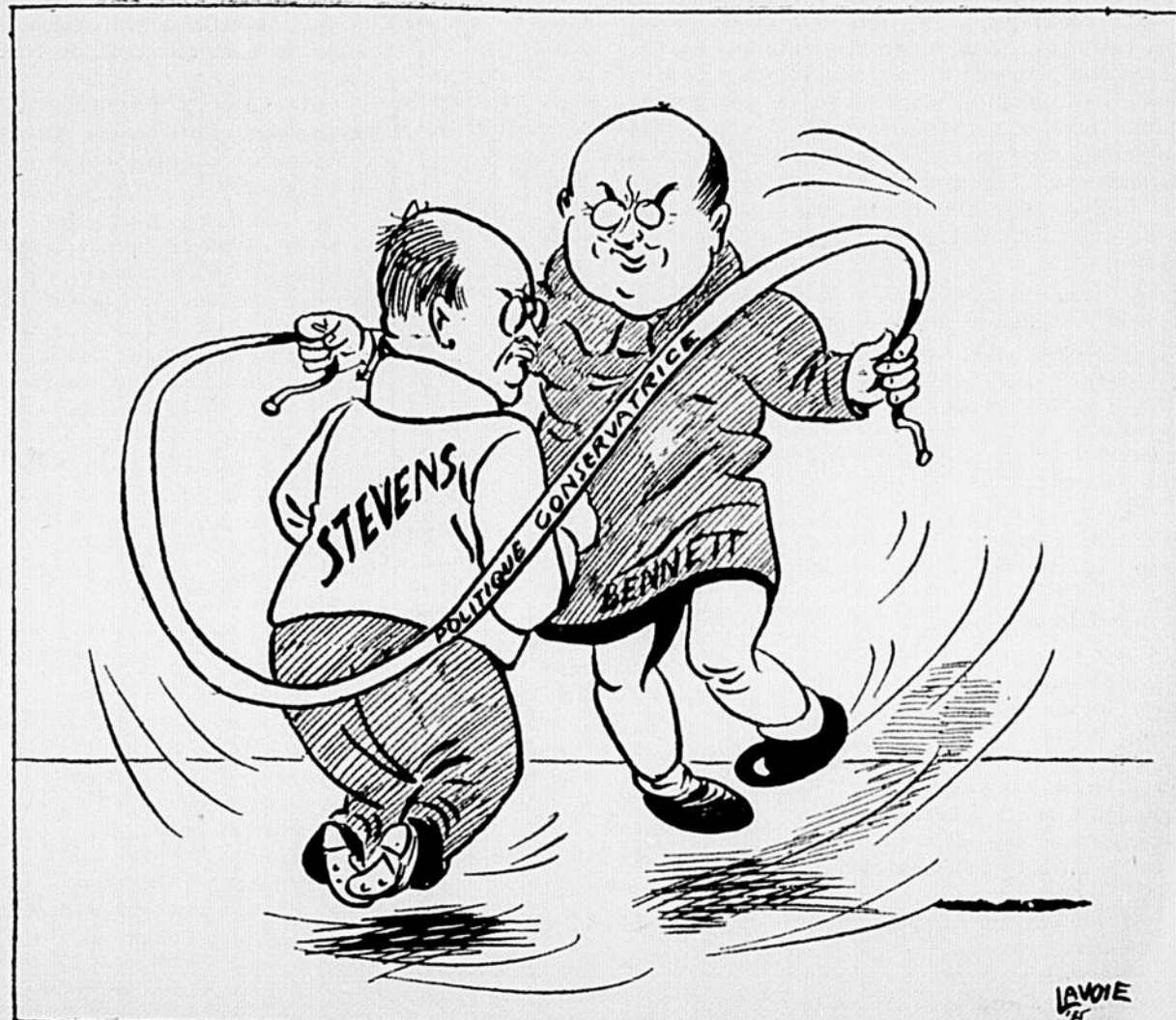
La nomination de M. Victor Doré au poste de surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec a reçu l'accueil que méritait le titulaire. Accueil d'autant plus chaleureux que l'alerte avait été plus vive, car on appréhendait une pression faite en certains milieux pour faire nommer un ministre érétin du calibre du nommé C.-J. Magnan, inspecteur fantoche des Ecoles Normales.

Le choix de M. Victor Doré est une grande réforme qu'il faut porter à l'actif du gouvernement libéral Godbout, parce que c'est le premier surintendant de l'Instruction publique

(suite à la page 3)

Un match de danse à la corde

Lorsque les représentants de la presse demandèrent à M. R.-B. Bennett, arrivant au Canada, s'il entendait rentrer dans la politique, il se contenta d'une réponse évasive indiquant qu'il préférerait réserver sa décision. — (Les journaux).



Arbi à Steves. — Si tu veux dire comme moi, mon vieil « adversaire » de 1935, nous allons recommencer à sauter ensemble à la corde, car ce Manion me paraît trop irlandais et trop catholique pour demeurer bien longtemps chef, en temps de guerre, de notre parti...

Une ère nouvelle de colonisation

La diminution des naissances

Elle empêchera que les Canadiens français prennent jamais la majorité dans le Dominion.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Ottawa, 16.—Les jingoes ontariens, qui ne cessent de crier « En garde! » en parlant du Québec, parce qu'ils estiment ou font semblant d'estimer que les Canadiens-français seront bientôt en majorité dans le Dominion, feraient bien de mettre une sourdine à leurs clamours, s'ils ne veulent pas être pris pour des hurluberlus. D'après l'évaluation de l'Office fédéral de la Statistique, la population du Canada en 1938 était de 11,809,000 âmes. Elle s'est accrue, dans un espace de sept ans, soit depuis 1931, date du dernier recensement, de 832,000 âmes.

Les deux provinces qui ont le plus contribué à cette augmentation sont l'Ontario et le Québec, déjà les deux plus peuplées. L'Ontario a enregistré une augmentation de 299,000 âmes, et le Québec de 298,000. Ensuite viennent la Colombie Britannique, 67,000; la Saskatchewan, 20,000, etc.

Sur une augmentation de 832,000 âmes, le Québec n'en a fourni que 298,000, il s'ensuit donc que les autres provinces ont contribué à l'augmentation générale pour 534,000 âmes. A ce rythme, on en conclura naturellement que jamais le Québec ne rattrapera le reste du Dominion, mais qu'au contraire, il sera de plus en plus distancé.

Il faut tenir compte sans doute de l'immigration dont bénéficient les autres provinces, mais cette immigration a été plutôt dégressive depuis 1931. On a tout lieu de croire qu'après la guerre, elle sera beaucoup plus considérable, comme après 1918. Donc, le Québec au lieu de noyer les provinces anglaises risque plutôt d'être noyé par elles, d'autant plus que cette « revanche des berceaux », dont nos orateurs saint-jean-baptistes étaient si fiers menace de n'être plus bientôt qu'un mythe, la natalité québécoise étant tombée, en 30 ans, de 45 par mille à 25.

PASCAL.

Le gâchis de l'ancien régime et l'apathie du "papa Auger". — Politique nouvelle et espoirs pour demain.

Nous avons entendu, et avec une joie bien vive que nous ne saurions dissimuler, l'annonce faite, à Montréal, l'autre jour, par l'honorable M. Godbout, d'une politique nouvelle de colonisation, politique qui va remplacer le gâchis inconcevable qui a marqué le passage éphémère de l'ancien ministre Auger au ministère de la Colonisation, de 1936 au mois d'août dernier. Il faut dire que, malgré son incompetence et son ignorance complète des affaires de son département, ce bon « papa » Auger ne pouvait rien faire, dans la direction de son ministère. Pas plus lui que son député-ministre, M. Laforce, dont les initiatives étaient paralysées par le premier ministre Duplessis qui exerçait une maîtrise suprême sur la direction des différents ministères du gouvernement. M. Laforce possédait une expérience consommée du mouvement colonisateur, dans notre province. Il aurait pu, si on lui avait fait confiance et donné une certaine liberté d'action, accomplir des oeuvres utiles et encourager le mouvement colonisateur. Mais il ne pouvait rien contre les volontés du dictateur et sous ses efforts étaient paralysés, comme le furent, au ministère de l'Agriculture, les initiatives des chefs de branches et du ministre lui-même. Et pour avoir voulu résister aux volontés tyranniques de M. Duplessis, on sait ce qu'il advint à l'honorable M. Leduc qui fut chassé du cabinet. L'honorable M. Drouin subit le même sort. Si l'honorable M. Onésime Gagnon réussit à garder son ministère, c'est que le premier ministre craignait une révolution de palais et que le député de Matane entraîné à sa suite un trop grand nombre de partisans. Bel exemple d'union nationale au sein d'un cabinet qui devait marcher sous la férule du maître.

Mais cet excellent M. Auger, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche et dont les discours baba ne voulaient rien dire, en voulant à mort aux colons protestants. Il avait décidé qu'il n'y aurait pas de colons protestants sur les terres de la Couronne et il s'appliqua à déloger ceux qui y étaient établis. On se rappelle la tragique aventure des colons de la Rivière Solitaire. Le « Standard » du temps en relata la triste odyssée. Cinquante pour cent d'entre eux durent quitter leur terre et la balance faillit mourir de faim. C'est grâce à la charité de leurs compatriotes si ces malheureux colons purent racheter leur vie. Le ministère de la Colonisation se désintéressa complètement de leur sort et le ministre entretint à leur égard la plus vive antipathie.

Aujourd'hui qu'un nouveau sous-ministre a assumé la direction de ce ministère sous la conduite suprême du premier ministre lui-même qui s'y connaît en la matière; que l'agriculture et la colonisation ont été fusionnées et qu'un ministre sans portefeuille, l'honorable M. Thibault, cultivateur et colon de profession, va pouvoir y dévouer tout son temps, les choses vont changer et toute une politique nouvelle va naître et se développer. Même sous le régime libéral, on n'avait pas su imprimer à cette branche si importante de notre administration provinciale toute l'importance et tout l'intérêt qu'elle méritait. La colonisation bien faite et bien dirigée peut aider considérablement dans la solution des problèmes du chômage et soulager considérablement nos grandes villes. Il s'agit de faire une sélection sévère et bien raisonnée des personnes que l'on destine à l'ouverture de nouvelles paroisses. Il s'agit également de savoir les aider, les seconder d'une façon pratique et efficace et non pas de jeter l'argent par les fenêtres, comme on l'a fait jusqu'ici, et d'engraisser des profiteurs qui spéculaient sur la misère et les épreuves de nos colons. Il s'est dépensé des sommes folles en excès de

(suite à la page 2)

# Une nuit en première ligne

### Petite guerre féroce entre patrouilleurs. — Partout des tireurs aux aguets. — Pas d'attaques en masses, mais des coups de main. — Le troupière français toujours insouciant devant le danger.

Le soir s'appesantit. Des deux côtés de la route, la campagne semble morte, sous les javelles en désordre et les meules abandonnées. De loin en loin apparaissent des maisons hantées; ces fermes sans maîtres, où se faufilent des fantômes de soldats. Les habitants n'ont eu que quelques heures pour évacuer, et leurs maisons sont restées telles que la mobilisation les a saisies: la soupe dans les assiettes, la veste de travail accrochée à un clou. Parfois on voit flotter des formes blanches: du linge qui sèche depuis deux mois sans une pluie glacée. Les fantassins qui redescendaient des lignes ont pris peur de changer les chemises de l'homme, celles de la femme pendent toujours comme des loques, entre des camisoles aux bras mouillés et des robes d'enfants. Si l'on entre, à tâtons, et braque dans l'ombre une lampe électrique, on aperçoit sur la table un numéro déplié du *Lorrain*: Samedi 2 septembre. L'horloge marque l'heure où, prise de peur, elle a retenu son balancier. Peut-être la nuit du grand départ, en entendant sous la fenêtre des grincements de charrettes et des trots d'escadrons.

A l'écurie et dans l'étable, plus une bête. Toute la paille est pour les troupiers. Ils bavardent, ils écrivent ou jouent aux cartes, ils laissent d'une bougie. Du dehors, on ne voit rien, qu'un trait de lumières; on s'entend rien, que parfois une chanson.

Plus on avance, plus les villages sont obscurs, les cantonnements silencieux. On les devine sur le qui-vive.

— Halte-là!

Juste le temps de freiner. C'est une sentinelle qui barre le chemin. Je me penche et, à mi-voix, donne le mot.

Derrière le veilleur se dresse une barricade de machines aratoires. Des soies, des herbes, des rouleaux. L'auto doit se glisser par la chicane, en écorchant ses ailes.

— Doucement sur le petit pont: il est miné.

Je regarde et devine les caisses d'explosifs. Parelles à de petits cercueils. Un ordre, un signe et tout sauterait.

— Ailleurs, c'est une barrière antitichars qui coupe la route. On une haie de chevaux de frise. Et chaque fois le même cri. Un déclin de l'obélisque dans l'obscurité: — Halte-là! Qui vive?

— Nansouty...

Je repars à petite allure. Tous feux éteints. La chaussée bitumée qui luisait tout à l'heure disparaît maintenant sous un lit de feuilles pourrissantes. Dans la plaine inondée, je ne distingue plus les yeux vitreux des flaques d'eau. Ni la crête de neige, le long des talus. Le noir des champs s'enfonce dans la houillère du ciel. Sans horizon. Une vraie nuit de guerre.

Enfin nous franchissons une dernière barricade, au pied d'un clocher muet, et je vois surgir de l'ombre l'officier chargé de me conduire. Même la nuit les autos ne vont pas plus loin. Nous sommes trop près des avant-postes: l'ennemi entrerait.

— Regardez ce toit, me montre le capitaine. Un coup de 105. La nuit dernière...

Le presbytère est à présent confiné de dentelle. Cela n'empêche pas les soldats de faire leur popote au rez-de-chaussée. Je les vois aller et venir, portant des bassines et des plats fumants. Dans un cellier, ils sont cinq ou six autour d'un tréteau, et la lanterne suspendue au plafond n'éclaire que des visages sans couleur. La Cène des monte-en-ligne. Veille de la Passion... Je les regarde à tour de rôle — si insouciant, si jeunes — et n'ose plus entrer.

— Au rabiot! crie l'un d'eux, penchant le bidon.

Alors, j'avance d'un pas: — Il y en a pour moi?

J'ai vraiment joui de leur étonnement. Ils m'examinaient sans comprendre, se demandant d'où je tombais. A mes manchettes, ils cherchaient des galons et, n'en trouvant pas, perdaient un peu plus contenance. Je portais bien

un casque pareil aux leurs, mais mon manteau sans écussons et mes bottes lacées achevaient de les confondre.

— Vous êtes anglais? s'enhardit le sergent.

— Non. Civil...

Cette fois, leur perplexité fit place à la stupeur. Ils me dévisageaient, plutôt incrédules. Puis, riant sous cape en se poussant du coude. Craignant d'être mystifiés.

— Civil mobilisé, comme nous autres, reprit le sergent un brin gouailler.

— Non. Civil en activité, fissionne en m'asseyant au bout de leur banc. Je monte aux avant-postes pour voir comment ça se passe, et je voudrais boire un coup, pour me donner des jambes.

Jamais, non jamais, mon apparition n'aura causé plus de surprise. Ni peut-être de contentement. Avec quelle joie ils ont alors rempli mon verre! Pas le quart de tout le monde, non, non; un vrai verre à pied, pris dans le buffet. Et quelle franchise pour boire à ma santé.

— Plutôt à la vôtre!

Je suis certain que les braves gars l'auront écrit à leurs familles et que des cultivateurs de l'Orléanais et du Berry sont déjà au courant de ma visite.

Il y a quelques lustres, au cours d'une convalescence, j'ai écrit, ou plutôt bâclé, en collaboration avec ce bon Régis Gignoux, dont le talent égalait le cœur, un petit roman, aujourd'hui introuvable, où nous contions les aventures de deux civils qui se rendaient dans les tranchées pour joindre l'inventeur d'une machine à finir la guerre. Eh bien, je viens de vivre cet épisode, sans l'espoir, hélas! de rapporter des plans d'une catapulte modernisée.

— J'irais bien avec vous, a soupiré le sergent en me reconduisant au bout du jardin. Peut-être que ce soir «ils» redonneront un concert...

Je ne savais pas encore de quel concert il parlait.

UN CREPITEMENT

Pendant ma courte halte, la lune s'était levée, à demi voilée par les nuages, et l'on y voyait mieux. Assez en tout cas pour éviter les trous d'obus. Au premier — large comme un chaudron — j'ai reconnu le calibre.

— Du 77?

— Oui. Ça ne creuse guère, mais les éclats portent loin.

Elle n'est pas ciément, cette terre de Lorraine. L'eau y sourd de partout. L'ornière devient rigole et le fossé ruisseau. Appuyé sur ma canne, je patine à chaque pas sur la piste glissante. Mon guide me précède, mousqueton sur l'épaule, comme un simple soldat.

— Chez moi aussi, l'automne est plus pluvieux, s'épanche-t-il. Mais notre boue est tout de même moins mauvaise.

— D'où êtes-vous?

— De Solagne. Instituteur à Menestreau-en-Villette.

Il a une figure malicieuse de campagnard, et une bouche édentée qui ne cesse de sourire. Il s'amuse de la pluie, s'amuse du froid, s'amuse des ténèbres. Même du canon. Soudain, sur notre droite, une courte flamme éclaire la plaine.

— Ce sont eux qui tirent me dit-il posément.

Au même instant, l'éclatement nous parvient. Assourd, dans cette aire immense. Tout de suite après, c'est derrière nous que cela tonne. Une de nos batteries lourdes, dissimulées sur l'autre versant. J'écoute une seconde, pour entendre l'obus. Mais il passe trop loin, et je ne perçois au fond du ciel, que le bruit lointain de l'arrivée.

— Ce sont leurs politesses, s'amuse le capitaine. Tu tires; je réponds... Alors, quelquefois, ça dure toute la nuit.

Pas aujourd'hui, probablement. Nous ne comptons que des coups dispersés, toujours sur la droite, comme si les projectiles y cherchaient leurs victimes. Ensuite, c'est une mitrailleuse qui se met à crépiter.

— De chez nous?

— Oui, je crois... Tantôt l'un, tantôt l'autre, vous savez. Chacun se méfie des coups de main...

Comme le bruit de nos pas résonnait dans la nuit, nous avons pris la file d'escouade, marchant dans l'herbe. A cinq cents mètres des guetteurs fritz, on peut commencer à être prudent.

— Surtout, pas de cigarette.

— Merci. Je ne fume pas...

Venant dans l'autre sens et longeant comme nous la route, des silhouettes ont grandi.

— Où allez-vous?

— La corvée de soupe, mon capitaine.

Pour descendre au ravitaillement, ils doivent attendre la nuit noire. Et ne pas trop serrer la file: on ne sait jamais... Dans l'ombre, on ne distingue que leurs faces blafardes, et la boue des capotes qui les tache de blanc.

Je crois me revoir, dans une autre vie, mes molletières toujours mal roulées, et mon ceinturon de travers.

— Ne flânez pas, recommande l'instituteur, mais à ses gosses de Menestreau. Si ça pouvait arriver tiède...

Mais une heure pour aller, le temps de distribuer et une heure pour revenir: les hommes des petits postes ne soupèrent pas avant onze heures. Et il faudra attendre le petit jour, pour lire cette lettre qui vous brûle les mains.

Sans bruit, la corvée disparaît. Bouteilles brimbalantes. Ceinturons de bidons. Alors, je risque un conseil:

— De mon temps, nous emportions une ficelle pour enfilier les boules de pain en chapelet. C'était plus facile...

Mais mon compagnon tend plutôt l'oreille aux coups de bélier qu'ébranlent la nuit.

— Ça bambouine, par là-bas, murmure-t-il, malicieux.

Puis, m'observant de biais: — C'est ce qu'on dit maintenant lorsque ça bombarde.

Pourquoi pas, après tout? A chaque guerre ses traditions. Ce qui ne change pas, par exemple, c'est la pluie, la boue, la soupe froide.

— Et les poux? m'informai-je.

Il y en a.

Le sourire creuse un peu plus les joues maigres.

— Ça commence, ma foi...

Tout cela murmuré, en rapprochant les têtes. Nous entrons dans le domaine des pas feutrés et des voix qui s'étouffent. Sur le ciel blême se découpent des toits. Pas même un village. A peine un hameau. Les murs inégaux. Les maisons vides. A quelques pas, j'entends un bruissement, comme le vent dans les branches. Je m'arrête pour écouter.

C'est l'eau qui coule. La Bliès du communiqué.

— Faufilez-vous le long du mur, derrière les branches, me souffle l'officier.

Je le suis, collé aux pierres. Devant moi, une barrière, la générale éventrée d'un douanier: nous sommes à la frontière. Encore un pas, le cou tendu. Je domine un trou noir: la rivière. Le pont qu'on a fait sauter pique le nez dans les remous.

Et de l'autre côté, à quinze mètres, le guetteur allemand, ayant perçu du bruit, s'appuie peut-être comme moi à la barre frontière et inspecte la nuit.

COUPS DE MAIN

En tâtonnant, le pied crantif, j'ai pénétré dans une maison. Noir mais noir ce couloir, à ne pas distinguer une porte du mur.

— Prenez-moi la main, chuchote le capitaine. Ici, baissez la tête. Tenez à droite... Il y a des marches...

Heureusement, les yeux s'y font vite. Au fond de l'autre où il m'attire, j'aperçois une brèche et, aussitôt, je comprends où je suis. Un abri de tir.

— Laissez votre place, demandez mon guide au veilleur.

L'homme se lève: une ombre casquée, dont je ne connais jamais le visage ni la voix. Silencieux comme lui, je m'assieds sur son fauteuil d'osier, et penché, je regarde. L'arme braquée bat toute la rive. Je veux sentir sa crosse dure au creux de mon épaule, et sous ma main sa culasse glacée.

Ainsi, il y a tant d'années, scrutant la plaine où ne rôdaient que des morts...

Mon regard qui s'habitue, épique la berge et fouille les buissons. Je crois retrouver mon oreille fragile de guetteur. Cette attention qui plisse le coin des yeux et colle les lèvres. Ce cœur qui suspend ses coups...

Subitement, en amont, une mitrailleuse se réveille, lâche une rafale et attend. Qu'est-ce qui se passe? Rien sans doute. Dans l'abri, personne n'a bougé. Peut-être une patrouille qui vient de sortir? «Tantôt l'un, tantôt l'autre», disait tout à l'heure mon maigre compagnon. Chaque nuit, Français et Allemands tentent des coups de main.

Depuis un mois qu'on se bat sur la frontière, elle en a déjà vu, cette rivière bourbeuse qui ronge les talus. De ces obscurs faits d'armes qu'on ne connaît pas. Le capitaine B..., survivant de l'autre guerre, industriel à Paris, qui a passé le premier sur un pont à demi détruit et qu'on croyait prêt à sauter; le lieutenant de Q..., qui s'est hasardé seul sur l'autre rive, pour ramener des soldats égarés. Et combien d'autres...

— Notre capitaine aussi, m'a confié un voltigeur. Il a conduit une patrouille jusqu'aux lignes boches et a retrouvé un de nos copains qui s'était perdu pendant le repli. Cerné par la fusillade, tremblant d'être fait prisonnier, le pauvre type n'avait rien mangé depuis huit jours, et il s'est jeté au cou de notre chef en pleurant.

— Quand je l'ai rapporté à l'instituteur, il a encore souri. Comme d'une joyeuse aventure.

— Ma foi, oui, il pleurerait, ce malheureux garçon...

Devenus amis, nous repartons ensemble, suivant la rivière. Il passe ainsi ses nuits à visiter ses petits postes: des groupes de F. M. qui, à la moindre alerte, croissent leurs feux. Mais au bout de quelques pas, je m'arrête. Puis, je m'approche, pour mieux voir.

Cette fois, mon guide ne rit plus. Ce sont des tombes que j'ai aperçues. Des croix de bois. Une trentaine. Au bout de la rangée, quelques trous restent vides.

— Il y en a d'inoccupés, murmure-t-il, en les comptant.

Sur la terre grasse, des fleurs ont poussé. Un camarade maladroit a tressé une couronne de brambilles. Et un casque troué veille sur le tumulus du fantassin breton qui n'a pu sauver.

Un instant, je reste accablé. Sans même le courage de simuler un garde-à-vous. Le vent qui gémit, l'eau qui gromde, une persienne qui bat. Et ce bruit fourbu de godillots qui vont à leur destin.

— Qu'est-ce que c'est?

— Une patrouille qui part...

LA MORT DU CHASSEUR

Voici un chasseur à pied mort, couché sur un brancard. Il a été tué ici même, il y a quelques heures, comme le jour se levait. Et sur le tronc des hêtres, je touche avec horreur l'entaille encore fraîche de leurs balles.

Le bois où nous nous trouvons occupe le haut d'une croupe herbeuse, non loin de la Sarre qui coule au pied de ces côtes, et de la lièsière nous dominons X... notre dernier village avant la frontière. Le commandant W... nous le désigne du doigt.

— Mes hommes s'y rendaient à l'heure habituelle pour établir leur liaison, lorsque les Boches, dissimulés dans les fourrés, ont ouvert le tir, presque à bout portant...

— Comment s'étaient-ils infiltrés?

— Par les vergers, mon général. Toujours ces frontaliers qui connaissent le pays et mènent leurs patrouilles.

Le général A..., qui m'a permis de l'accompagner, inspecte la campagne d'un regard assombri. Ces jardins feuillus, propres aux embuscades, ces haies menaçantes, ces chemins tortueux. De leurs postes de guet, les Allemands nous observent peut-être et doivent s'étonner que tant d'officiers se soient dérangés pour un simple soldat tué. Mais c'est aussi, et surtout pour en sauver d'autres que le général est venu aux avant-postes. Précis, il donne ses instructions, met au point les consignes.

Poussant jusqu'à la corne du bois, il parle aux veilleurs, fixés près du F. M. on de la caisse à grenades. Il fait halte devant les huttes où les soldats vivent entassés, dormant le jour, guettant la nuit. Moi, je reste en arrière, ayant arrêté un sergent qui, l'arme à la main, rentrait de patrouille.

— Vous le connaissiez, ce chasseur?

— Il était de ma section. Réservez comme moi.

— Marié?

— Deux enfants.

Il détourne la tête. Gêné de laisser voir ses yeux mouillés. Je me détourne aussi.

Elle est pourtant si belle, si généreuse, cette compagne riche en fruits. Elles semblent si accueillantes, ces maisons villageoises pressées autour de leur clocher. Le brouillard agit au creux du valon un tulle si léger qu'on ne le redoute plus. Ou la neige a fondu, le soleil fleurit l'herbe de gouttes irisées et les taillis, encore givrés, craquent sous le regard comme une friandise. Sans ce mort étendu, on se croirait dimanche.

— Hier matin, reprend le sergent d'une voix enrouée, il avait reçu un colis de chez lui, contenant comme surprise la photo de ses petits. Il en avait pleuré... A

# A BATONS ROMPUS

(suite de la page 4)

province de Québec nous avons un besoin absolu du Syndicat de l'Électricité, de la Commission des Eaux Courantes, de la Commission Municipale, de la Commission des Liqueurs, de la Régie de l'Électricité, de l'Office des Salaires Rationnelles, de la Régie des Transports et Communications, de la Commission des Accidents de Travail, de l'Office du Crédit Agricole, de la Commission des Pensions de Vieillesse, du Bureau de Censure des Vues Animées, de la Commission de la Pénalité aux Mères Nécessiteuses, etc., etc? Encore une fois quelques-uns de ces organismes ont leur utilité. D'autres en ont beaucoup moins et d'autres n'en ont plus du tout. Il ne s'agit donc pas pour le nouveau gouvernement de remplacer les titulaires actuels des postes dans plusieurs de ces commissions uniquement parce que ces gens ne sont pas des amis du parti au pouvoir — ou ne géreraient rien. Il s'agit plutôt de savoir d'abord exactement l'utilité de chacune d'entre elles.

Depuis que le trésorier de la province, M. J. A. Mathewson, a invité tous ceux qui ont des réclamations contre le gouvernement à les présenter, il apprend que les montants réclamés, s'élevaient à \$2,000,000 de plus qu'il y a environ une semaine et, comme nous le disons plus haut, qu'elles dépassent la somme de \$18,000,000. C'est formidable et il faut s'attendre à ce que ce montant fantastique soit dépassé. Ça toujours est le rôle des libéraux de payer les dettes insensées faites par leurs prédécesseurs, les conservateurs, et de relever le crédit de la province. C'est l'histoire qui se répète. Heureusement que nous avons des administrateurs qui se soucient de la hauteur de la tâche. Comme nous avions raison, à l'"Autorité", dès le lendemain du mois d'août, 1936, de mettre le peuple en garde contre les excès qui allaient se produire sous la nouvelle administration de l'Union Nationale, aujourd'hui vouée aux gémonies du peuple! La date de la session provinciale a été fixée au 20 février prochain. De cette façon, l'honorable M. Godbout aura tout le temps voulu pour préparer une législation qui puisse assurer à la province une ère de progrès et de paix et de faire rappeler tout ce fatras de lois indigestes et néfastes, depuis les fameux bills 18 et 19, qui ont tant nu à la classe ouvrière. Jusqu'aux amendements à la loi des liqueurs qui ont causé, à l'industrie hôtelière et au tourisme, un tort incalculable.

On nous informe que c'est l'intention du gouvernement de développer d'une façon intensive la petite industrie, à la campagne. Voilà une source de revenus considérables qu'il ne faudrait pas négliger. Nous tenons à signaler, entre autres, celle qui naît de l'exploitation de nos forêts.

L'on a toujours, dans nos campagnes, gaspillé outre mesure le bois de nos forêts. On le gaspille encore, pourrait-on dire, avec une certaine méthode, avec une inconscience imprévoyante. Et les déchets donc? L'on prend de la forêt ce qui est de première utilité puis on laisse perdre le reste sans le moindre regret. Car, à part le bois à pulpe, le «bois marchand» ou de construction, qui est une si grande renommée autrefois, que l'argent la forêt pourrait nous rapporter grâce seulement à quelques petites industries qu'elle ne demanderait pas mieux que de faire vivre. Que de richesses, en effet, nos hommes pensent de la campagne pourraient tirer du bois en utilisant seulement les déchets de quelques colons de forêt dont les arbres ont été abattus pour les fins de l'exploitation forestière proprement dite ou pour celles de la colonisation des terres neuves. Avec un tant soit peu de sens de la petite industrie, comme par exemple le possède le paysan des provinces de France, on amasserait des petites fortunes, mais, pour cela, pas une aiguille de bois ne devrait être perdue.

On offre, aujourd'hui, aux colons et aux cultivateurs, grâce à l'étude de procédés employés notamment en France, toutes les facilités possibles pour fabriquer chez eux un excellent charbon de bois par la simple carbonisation des déchets les plus dédaignés de nos forêts, de tout ce que l'on peut ramasser sur le plancher de la forêt, une fois que celle-ci a été dépouillée de ses arbres, et qu'on l'a généralement sur place pour pourrir. Grâce à la carbonisation de ces déchets de coupe et à l'emploi de fours spéciaux que l'on peut obtenir à des conditions faibles, on réalise, aujourd'hui, un charbon de bois de première qualité, combustible léger, d'une puissance calorifique que l'on peut employer pour tous les usages de la ferme. Et cette industrie serait d'autant plus utile qu'elle permettrait en même temps de débarrasser la forêt des déchets qui y pourrissent sans aucun profit et qui constituent très souvent un foyer de propagation de maladies d'arbres, d'insectes et un dangereux aliment pour le feu.

Dans le domaine fédéral, nous assisterons bientôt à la tenue de deux élections partielles, sur l'île de Montréal. L'une dans la division St-Jacques qui représentait, à Ottawa, avec beaucoup de tact et de dignité, le regrettable Fernand Rinfret, secrétaire d'Etat, et l'autre, dans Jacques-Cartier dont le siège est vacant depuis quelques mois par la mort de son titulaire, M. Victor Mallette. Dans Jacques-Cartier, il y aura lutte entre deux libéraux. Il n'y aura pas lutte dans St-Jacques si ce «Popol» Bourgeois, de Québec, un illuminé politique, ne venait s'imposer avec sa politique de nationalisme étroit et ses idées anti-nationales. Après la cinquième réponse que vient de donner la province de Québec, au soir du 25 octobre dernier, à tous ceux qui voulaient séparer sa cause de celle du Dominion et des alliés, nous demandons ce que vient faire, dans cette élection, ce fantoche qui cherche à se bâtir une notoriété en soulevant et en exploitant les passions populaires et en essayant de faire adopter des idées subversives et ridicules. Heureusement que nos compatriotes anglais savent à quoi s'en tenir sur les idées du peuple de la province et que des aventuriers genre «Popol» sont jugés à leur juste valeur.

Pour faire plaisir à ce bon Père Noël, le massacre des petits sapins se répète cette année encore. On estime à plus d'un million, le nombre de ces petits arbres sur les branches desquels, conciliés de lumières et de garnitures, s'entassent, au matin de Noël, les cadeaux des petits et des grands. D'après les primes accordées jusqu'à présent, il est permis de fixer à 1,200,000 arbres le chiffre de la coupe de 1939. La cause principale de cette augmentation serait la belle température dont jouit actuellement la province, ce qui aide dans une large mesure la coupe de nos jeunes sapins. Lorsqu'il pleut et que le verglas couvre les arbres et les chemins de forêt, le transport devient difficile, on le comprend. Le commerce des arbres de Noël ayant pris les proportions que l'on sait depuis quelques années, le gouvernement a cru sage d'imposer des restrictions et de faire des règlements de nature à sauvegarder les intérêts de la province et à protéger la forêt. C'est ainsi qu'on exige un permis de tous ceux qui font le commerce de ces arbres. Ils doivent en plus produire des affidavits indiquant l'endroit précis où la coupe a été faite; on les oblige en outre à produire un reçu démontrant que les arbres ont été payés au vendeur, qui têt à voulu aussi protéger. On a l'intention de déplorer, chez nous, ce massacre annuel de nos jeunes sapins qui, semble-t-il, ne demanderait pas mieux que de grandir et de devenir de beaux grands arbres, lesquels vaudraient plus tard des millions à la province; mais M. J. A. Roy, chef du Service du Reboisement au Ministère des Terres et Forêts, nous assure que la coupe judicieuse des arbres de Noël ne peut qu'aider à la croissance des autres arbres. Cela nous console un peu du massacre.

La nouvelle de la nomination de Mgr Vachon, recteur de l'Université Laval à Québec, au poste d'archevêque titulaire du diocèse d'Ottawa, a combié de joie le clergé canadien tout entier et les milliers d'amis qui possèdent cet éminent prêtre. Avec lui, Mgr Douville, directeur de l'École apostolique de Lévis, devient évêque titulaire de St-Hyacinthe, une autre excellente promotion d'un prêtre apôtre et éducateur. Son Excellence Mgr Vachon a gravi les divers échelons des dignités ecclésiastiques par la seule force de ses talents et de ses éminentes vertus. Prêtre, éducateur, savant et citoyen éminent, il a marqué son passage, dans les différents postes de confiance qui lui ont été confiés par ses supérieurs, d'initiatives dont la valeur et les résultats féconds témoignaient de son tact et de ses éminentes qualités. Dans ce rôle important que le nouvel archevêque sera appelé à jouer, nous avons l'assurance qu'il fera rayonner la valeur de l'esprit français et la grande sainteté de nos prêtres du Québec, leur inlassable dévouement, leur zèle incontesté pour le salut des âmes et le triomphe de l'Eglise du Christ. Nous le prions de bien vouloir accepter nos respectueuses et bien vives félicitations.

E. F.

## LE SECRET DE LA RESISTANCE FINLANDAISE

La Finlande continue de faire fêcher à la Russie et rien n'indique que sa résistance soit à bout sur un point quelconque de sa frontière. On peut en conclure à la supériorité de l'armée finlandaise sur ses adversaires. Combien de temps cette supériorité résistera au nombre, on ne sait pas.

Celle où il annonçait qu'avant la fin du mois il arriverait en permission.

Roland DORGELES, de l'Académie Goncourt.

## IMPRIMATUR

Le journal "L'Autorité", faisant affaire avec le réseau météorologique de l'Association Régionale, à son bureau, Chambéry, 114, Edifice Canada-Cement, Montréal, B est imprimé à "La Presse" Limited, Drummondville, P. Q.

## HERR DOCTOR HJALMAR SCHACHT

(Suite de la page 4)

Lorsqu'il était à la Dresdner Bank, vers sa trentième année, il devait fournir à la presse certains renseignements dont elle avait besoin. Et les journalistes voyaient chroniquement s'amener vers eux, avec son visage décoloré et ses jambes en manchettes de veste, ce prototype du petit-fonctionnaire-sans-grand-avenir, lequel, méprisant le simple tuyau bref et précis, leur débitait en trois points un interminable discours, exposant tenants et aboutissants, conditions, circonstances, incidences et tout et tout, plus le reste... Ils en étaient malades et, généralement, s'en allaient avant la fin pour se remettre le cœur en place, en quelque brasserie, à grand renfort de chopes mousseuses...

Un pion, oui. Un pédant. Mais un pédant qui connaît son affaire... Rendons-lui cette justice qu'il fut, tout de même, et que sans doute il est encore, l'un des grands bonshommes de finance de l'Europe actuelle...

Il assista en spectateur passionné aux extravagantes expériences de l'après-guerre, à toutes ces convulsions de la folie et du désespoir qui secouèrent l'Europe et, en particulier, l'Allemagne. Ce fut sans lui d'ailleurs, que s'effectua la dévaluation forcée qui précipita le mark dans une chute vertigineuse jusqu'aux abîmes de 1923. Il attendait son heure; il savait que la liquidation d'une situation si terrible ne pourrait s'effectuer sans lui. Il avait passé quarante ans. Il savait calculer et se taire; il savait aussi qu'il devait maintenant frapper un grand coup... Et le 15 novembre 1923, alors que la Bourse de Cologne cote le mark à 13 trillions de billets de banque, alors que la banqueroute est imminente, il est nommé commissaire du Reich au mouvement des fonds. En quelques mois, par une manœuvre dont l'habileté étonne encore les banques du monde entier, la situation financière de l'Allemagne est redressée, sans faillite avouée, sans changement de monnaie. Dans un immense mouvement de gratitude, le peuple allemand le surnomme: «Sauveur du mark». «C'est là, nous dit Georges Sinclair, le point culminant de la carrière financière du docteur Schacht. Dans une «spécialité» qui, le plus souvent, laisse la foule assez indifférente, il a réussi à conquérir une formidable popularité. On colle dans les rues des affiches à son effigie. Son nom s'étale, en gros caractères, dans tous les journaux. Il ne trouvera jamais de meilleur moment pour élargir son activité, pour tourner, comme il en a conçu l'idée depuis longtemps, vers la politique. Immédiatement, il se propose comme candidat au parti démocrate. Puis, profitant de son heure, et avec l'appui de Dernburg et du socialiste Hilferding, il pose sa candidature à la direction de la Reichsbank et enlève le poste de haute lutte. Mais il n'est point satisfait encore; il lui faut davantage et mieux: abandonnant le parti démocrate qui lui a servi de tremplin, il pose sa candidature à la Présidence du Reich.

Seulement, voilà, il y a Hitler. Tout de suite, ayant compris qu'il perdrait la partie en s'opposant à lui, il se mit à lui lécher les bottes. Et en avant pour une nouvelle carrière: celle de suce-pied...

Schacht? A deux lettres près, cela veut dire trésor. Tant mieux si le Reich l'a liquidé au moment où il avait le plus besoin de lui.

LE FURET.

## UNE ÈRE NOUVELLE DE COLONISATION

(Suite de la 1ère page)

toutes sortes et une enquête, à ce sujet, révélerait des scandales.

Que l'on amène au sein de nos centres colonisateurs l'armée de chômeurs que l'on nourrit à rien faire, dans nos villes et qu'on les emploie à ouvrir des routes, bâtir des écoles, des résidences pour le colon, une chapelle, une salle publique, une scierie, à défricher le sol et, par un système de prêts appropriés, on cédera ensuite à ceux d'entre eux qui voudront s'établir sur la bonne terre canadienne un lot ainsi défriché qui leur permettra de faire vivre leur famille sans connaître la misère des débuts. Si cette politique avait été adoptée dès les débuts du chômage, chez nous, nous aurions maintenant des centaines de paroisses nouvelles ouvertes à la colonisation et des millions de dollars n'auraient pas été dépensés en pure perte.

Nous avons confiance que le mouvement colonisateur, sous la sage direction de l'honorable M. Godbout, va se développer d'une façon rationnelle et profitable pour tous et que nous verrons nos grandes villes soulagées du terrible fardeau qui les mène vers la faillite.

E. F.

te-deux jours d'été; les opérations militaires doivent être conduites par l'envahisseur à la même allure. Pendant les longs mois de l'hiver, le pays n'est plus qu'un bloc de glace et on pourrait supposer que les communications devaient alors faciliter: elles le seraient en effet si les jours n'étaient pas extrêmement courts; la nuit rend à la défense les facilités que la glace lui a enlevées. En résumé, la Finlande est susceptible, même seule, d'une résistance très énergique que la Russie, si puissante soit-elle tout au moins numériquement, ne briserait ni facilement ni vite.

Ces lignes furent écrites avant l'agression contre laquelle la Finlande lutte déjà depuis deux semaines, forte de son droit et appuyée par une armée parfaitement organisée sur laquelle l'expert militaire que nous venons de citer donne les précisions suivantes: «L'armée finlandaise est une milice basée sur le service militaire obligatoire. Le Finlandais est astreint au service militaire depuis le 1er janvier de l'année où il atteint l'âge de dix-sept ans jusqu'au 31 décembre de celle où il accompli sa soixantième année. Il est appelé sous les drapeaux à l'âge de vingt et un an pour trois cent cinquante jours. Le contingent annuel est d'environ 26,000 recrues; l'effectif total de l'armée active, y compris les appelés, est à peu près de 33,000 hommes.

«Le soldat, libéré du service actif, passe dans la première réserve où il demeure jusqu'à quarante ans. L'armée de campagne est, en somme, formée des hommes de cette première réserve; elle peut être évaluée, une fois mobilisée, à 400,000 ou 500,000 hommes. De quarante et à soixante ans, le Finlandais appartient à la deuxième réserve, où l'on distingue trois catégories: les hommes ayant reçu une instruction militaire complète, ceux qui ont été exemptés du service actif et les jeunes gens de dix-sept à vingt et un ans. La première catégorie est encore très nombreuse, puisque le système

militaire actuel fonctionne depuis une vingtaine d'années seulement. «L'armée finlandaise du temps de paix, noyau de celle du temps de guerre, constitue un corps d'armée à trois divisions et une brigade de cavalerie. Chaque division (Suite à la page 4)

## AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Filomena Greco, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, Antonio Sauro, cultivateur, demeurant autrefois dans la Cité et le district de Montréal, province de Québec, et maintenant de lieux inconnus, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 16ième jour de novembre, 1939.

LYON JACOBS, C.R., Procureur du requérant.

## Avis d'application pour divorce

Avis est par les présentes donné que Doris Bertha Schwartz, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, Michel Schwartz, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 12ième jour de décembre, 1939.

M. H. SWARDS, Procureur du requérant. Suites 809-10 Edif. Tramways 159 Craig East, Montréal.

Essayez **OLD MULL** Fine Mellow WHISKY

13oz. \$1.55 25oz. \$2.85 40oz. \$4.50

Blended and bottled by Distillers Corporation Limited, Montréal

# UNE PREMIERE REFORME DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

(Suite de la page 1)

parfaitement qualifié, dès son entrée en fonction, à la remplir avec l'autorité que confère une compétence indiscutable. Jusque-là, les circonstances ont voulu que les titulaires de ce poste de suprême importance fussent choisis en dehors de la carrière ingrate des éducateurs. M. Doré fut lui-même instituteur avant de devenir chef comptable, puis président de la Commission scolaire de Montréal. Lorsqu'il fut désigné à ce dernier poste par le gouvernement Taschereau, les instituteurs laïques étaient considérés comme des pelés, des galeux qu'il fallait mettre au rancart. Il eut le courage et le mérite de les remettre à la place qui leur était due, et ces instituteurs lui en gardent une reconnaissance sans réserve.

Les avertissements n'ont pas manqué, en ces derniers temps, à ceux qui ont constitué, en quelque sorte, un monopole de l'instruction publique en cette province, grâce à la tartuferie d'un Duplessis qui passait son temps à clamer: « L'instruction publique, nous laïques, ça ne nous regarde pas! »

C'est le lieutenant-gouverneur Patenaude qui, cet été, proclamait qu'il faut « adopter notre système éducationnel aux conditions nouvelles qui régissent de par le monde ».

C'est M. Jean-Charles Harvey qui, dans « Le Jour », dépeignait hebdomadairement le surintendant de l'Instruction Publique comme un simple « commissionnaire ».

C'est M. Louis Francoeur, journaliste catholique, qui, après avoir longuement étudié chez les Bénédictins, n'a pas craint, au cours d'une récente conférence sous les auspices de la section Duvernay de la Saint-Jean-Baptiste, de déclarer: « Personne, aujourd'hui, ne reviendrait à la diligence et au volier pour se déplacer. Ce qui était suffisant en 1840, n'est évidemment plus en 1940, au moins dans l'ordre matériel. Il vaut mieux prendre soi-même l'initiative d'une réforme que de se la faire imposer. L'Etat et l'Eglise ont un devoir égal de prendre un primordial intérêt à cette question, puisque l'Etat et l'Eglise ont des devoirs stricts en fait d'éducation. »

M. Francoeur n'aurait si mieux dire. Les Canadiens français en ont assez d'être porteurs d'eau et scieurs de bois, cela conviendrait-il à un pointilleux de la Mauricie, le pays des « draveurs ». A M. Victor Doré de remplir les espérances du grand public, sur la coopération généreuse duquel il est en droit de compter. Jamais les circonstances n'ont été plus favorables. Du reste, nous croyons sincèrement que le nouveau Secrétaire provincial, l'hon. Henri Groulx, est homme à lui prêter au besoin, l'influence progressive capable de le soutenir dans cette tâche ardue que d'aucunes s'obstinent à désigner comme un « problème brûlant ».

EDUCATOR.

## L'HON. T.-D. BOUCHARD N'OUBLIE PAS LACHINE

(Suite de la page 4)

Voire et ex-lanceur de défis aux honorables Lapointe et Cardin, a tenu une assemblée afin d'informer ce qu'il lui reste d'amis, qu'il se retirait définitivement de la politique active.

Cet avertissement était-il bien nécessaire? Il nous semble que le 25 octobre dernier la population du comté de Jacques-Cartier, en élistant le Dr Kirkland par 4,000 voix de majorité et en annihilant le député de M. Carignan, a amplement averti « Natole » que sa position n'était plus dans la vie publique.

Lorsque celui-ci signifie à un de ses livreurs de charbon d'avoir à quitter son service, s'ensuit-il que ce dernier doit convoquer la population en assemblée afin de l'avertir qu'il a décidé de ne plus travailler pour M. Carignan? Pourquoi alors ce même M. Carignan convoque-t-il une assemblée pour informer la population de Lachine qu'il ne l'occupera plus d'elle à l'avenir, surtout lorsque le 25 octobre dernier cette même population lui a dit de façon qui ne laisse aucun doute qu'elle ne voulait plus de lui pour la représenter soit à Québec, ou Ottawa ou à l'hôtel-de-ville de Lachine?

En convoquant cette assemblée de dimanche dernier, M. Carignan ne voulait peut-être pas laisser la place sans faire une dernière farce. Il n'a pas dit à ses amis ce qu'il entendait faire à l'avenir! Peut-être qu'il consacrerait une partie de son temps à rédiger des listes de noms de ceux qui doivent demeurer à Lachine et de ceux qui doivent être chassés de la place, comme c'était son sport favori depuis qu'il s'était mis dans la tête qu'il était un émule de Hitler et de Staline.

ALEXANDRE

## CHARLES BOYER

Charles Boyer, qui termine actuellement « Le Corsaire », rappelle des souvenirs d'Hollywood. Travailler avec Garbo lui a causé une grande joie. Il avait le trac à l'idée de tourner aux côtés d'une femme qu'on disait pleine de morgue et de hauteur; mais, dès la première minute qu'il la vit, le trac de Boyer disparut. « C'est la plus séduisante, la moins vedette que l'on puisse imaginer, a-t-il dit. Si vous aviez pu la voir à l'heure du lunch, jouant au base-ball, ou se délassant, plaignant-pourriez vous rendre compte de son esprit de camaraderie qui est délicieux ».

Si l'on a donné ce rôle de Napoléon au grand caméïen, c'est parce que le chef du maquillage de la Metro avait trouvé un ressemblance entre le crâne de Boyer et celui de Napoléon. Tous deux avaient la même longueur de visage, c'est-à-dire 21 centimètres; la même largeur de front: 12 centimètres; la largeur des pommettes: 13 centimètres. Il y avait seulement une toute petite différence dans le nez: celui de Napoléon était de 8 centimètres, tandis que Boyer ne pouvait en montrer que 5 cm. 75.

Mais il ne faut pas parler longuement de Charles Boyer comme homme, parce qu'il aime mieux qu'on le montre dans ses rôles que dans l'intimité.

« Jessée, dit-il, de me mettre le plus possible dans la peau de mes personnages. Et j'attends ce résultat en faisant dans des quartiers déserts de la ville de longues prome-



« Qu'est-ce qu'une charmante jeune fille aimerait pour les Fêtes? »  
« S'il s'agit de moi, ce seraient des Sweet Caps. »

CIGARETTES SWEET CAPORAL

« La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé. »

## RAIMU AU ST-DENIS



Le célèbre artiste Raimu dans « La Femme du Boulanger » aujourd'hui au Saint-Denis en programme double avec le documentaire dont on a tant parlé « Sommes-nous défendus? ».

## MISCHA ELMAN, GRAND VIOLONISTE DE L'EPOQUE

Grand violoniste de l'époque. La visite du grand artiste Mischa Elman est attendue avec joie; aussi le lundi 17 décembre, le théâtre His Majesty's contenait-il une foule fébrile et enthousiaste au paroxysme pour l'acclamer dans un programme de haute tenue. L'on sait qu'Elman et Zigetti sont les seuls au monde à donner de mémoire des œuvres aussi considérables que les sonates de Handel et de César Franck. Et là est encore un des moindres mérites de Elman. Il n'est plus question de technique tant elle est depuis longtemps maîtrisée, mais de l'impétuosité du jeu, de netteté du phrasé, de jolies des contours et du charme mélodique... On eût dit l'archet d'Elman aimant; il répondait à chaque inflexion, et alors la beauté de l'œuvre resplendissait dans toute sa pureté.

Il faut ajouter que le grand violoniste avait su s'adjoindre un pianiste remarquable en Vladimir Pawwa, qui sut magnifiquement concorder dans César Franck et y prendre sa part légitime du succès.

FRANCINE

## M. JEAN-MARIE BEAUDET, ADMIRE COMME CHEF D'ORCHESTRE

La vaste salle de l'Auditorium du Plateau avait enroulé un public plus dense le mardi 12 décembre, pour venir voir à l'œuvre un jeune chef d'orchestre français comme chef d'orchestre, réputé déjà magnifiquement pianiste et musicien.

Dès l'Ouverture de Polyeucte de Paul Dukas, on sentit l'autorité d'un Chef. Cette oeuvre — sans être hétéroclite comme l'Apprenti Sorcier ou Barbe Bleue — est infiniment intéressante à entendre: inspirée de la tragédie de Corneille, elle montre le côté plutôt classique de l'auteur. Ceci nous prépare bien à entendre le Concerto de Brahms par l'orchestre et le grand Zino Francescatti, ce violoniste français dont le nom vient de retentir dans tous les grands centres européens et les Amériques. La presse l'a proclamé un des meilleurs violonistes de l'époque, le Horowitz du violon.

Cet artiste donna une série de cinq concerts avec José Turbi et tous deux furent ovationnés au même degré. C'est dire que Francescatti est la sensation de l'heure, et c'est dire aussi combien les habitudes des concerts symphoniques s'apprécieraient dans le Concerto si charpenté, si puissant de Brahms. Le violoniste eut la belle idée d'inclure la cadence de Kreisler au premier mouvement, étalage de musicalité et de virtuosité tout à la fois, mais l'Adagio fut captiver davantage par sa douce sonorité.

FRANCINE

## GINA MANES

Née à Paris, Gina Manes fit tout d'abord du théâtre et du music-hall. Ce n'est qu'en 1919 qu'elle fit ses débuts au cinéma, dans la troupe de Louis Feuillade qui tournait alors pour la maison Gaumont les films à épisodes, dont René Cresté (Jude), Mathé, Rollette et Biscot étaient les vedettes.

René Navarre, qui lançait alors sa nouvelle firme, la Société des Ciné-Romans, l'engagea pour tourner à ses studios de Nice le rôle comique de Noémie Modereau dans « Le Sept de Trêfle » de Gaston Leroux. D'autres rôles lui furent ensuite attribués dans les autres ciné-feuilletons, de Navarre « Tue-la-Mort » et « L'Homme aux Trois Masques » d'Arthur Bernède. Elle parut également dans « Le Secret d'Alta Rocca ».

En 1923 Jean Epstein, qui débutait dans la mise en scène, confia à Gina Manes les premiers rôles qui la firent vraiment remarquer, dans « L'Auberge Rouge » avec Léon Mathot et Evremont, puis dans « Coeur Fidèle » avec Mathot et Van Daele. L'année suivante, Maurice de Marsan engagea Gina Manes pour lui faire tourner, dans un studio bruxellois, « La main qui a tué », « La Nuit Rouge » et « Enigme » de Maurice Gleize.

Une grave maladie qui fut suivie d'une intervention chirurgicale vint alors interrompre malencontreusement la carrière de Gina Manes au moment où le succès semblait devoir lui sourire. A peine rétablie elle va tourner à Nice « Le soleil de Minuit » sous la direction d'un meilleur en scène anglais, Richard Garrick, avec Armand Talier pour partenaire. En 1925 Albert Cavalcanti, qui débuta dans la mise en scène, l'engagea pour venir tourner en Allemagne une adaptation du « Train sans yeux » de Louis Delluc. Pour la première fois Gina Manes aura pour partenaire Georges Charlia qui deviendra bientôt son mari.

C'est d'ailleurs avec ce dernier et Gaston Modot que Gina Manes tourne ensuite « Naples au Balser de feu » un film de Napoléon. Nous voilà en 1926. Abel Gance, qui va entreprendre sa grande réalisation « Napoléon » cherche une interprète pour le rôle de Joséphine de Beauharnais. Après de multiples essais son choix se porte sur Gina Manes.

Définitivement « lancée » par ce rôle magnifique, réellement digne de sa forte personnalité comme de son grand talent, Gina Manes a depuis connu dès lors que des succès.

# Théâtre... Sport...

## A l'Impérial

Pour trois jours seulement, on aura l'occasion de revoir Charles Laughton, Robert Newton et Maureen O'Hara dans le film « Jamaica Inn ».

Ce film nous ramène à cent ans en arrière sur la côte de Cornouailles, à cette époque où les pirates pillaient et ranaonnaient les bateaux en détresse et ceux qu'ils parvenaient à mettre en situation difficile. Laughton paraît dans un rôle qui lui convient particulièrement. Il est à la fois chef de bande et représentant attiré des autorités. Il doit mener la lutte contre les pirates mais comme il est pirate lui-même, il jouera double jeu. C'est autour de ce thème que le film est construit.

Le second film a pour titre « No place to go », avec Dennis Morgan, Gloria Dickson et Fred Stone. Il exploite l'éternel conflit entre deux générations, les parents et les enfants entrant dans leur maturité. Ce programme passera de vendredi à lundi à l'Impérial.

## Au Princess

Le film « Barricade », avec Alice Faye et Warner Baxter en vedettes, sera présenté au Princess. Charles Winninger y joue le rôle d'un consul américain qui recueille des réfugiés anglais et américains.

Alice Faye, dans le rôle d'une artiste de cabaret, cherche à fuir des pirates chinois lorsqu'elle rencontre Warner Baxter. Alice, au cours de sa tournée artistique, a été témoin d'un assassinat et cherche à échapper au danger. Mais elle se jette dans un autre péril en cherchant refuge auprès du consul américain, dont l'habitation est attaquée par les bandits.

Au prix des pires difficultés et aidée par Baxter, elle parvient finalement à échapper au danger mais, au cours de toutes ces péripéties, elle-même et Baxter ont appris à s'aimer.

Le second film sera « What a Life », avec comme vedettes Jackie Cooper et Betty Field. Ces noms sont garants de l'intérêt de ce film.

## Au Capitol

La version cinématographique du roman de Jerome O'Connell « Each Dawn I Die » est gardée à l'affiche du Capitol pour une deuxième semaine.

Ce film dramatique met en vedette James Cagney et George Raft entourés d'une imposante distribution comprenant la jolie Jean Bryan, George Bancroft, Emma Dunn, Stanley Ridges et Maxie Rosenblom.

« Each Dawn I Die » est un film de prison qui intéresse vivement le public. L'action se passe en majeure partie dans une prison, où l'on assiste à la lutte que les forçats livrent pour retrouver leur liberté. Le film comprend plus d'une scène mouvementée en plus de fournir à Raft et à Cagney des rôles vigoureux.

Comme attraction supplémentaire, le Capitol présentera, également pour une deuxième semaine, la comédie « Kid Nightingale », avec Jean Wyman, Ronald Reagan et Ben Turpin dans les rôles principaux.

## Au Loew's

Robert Taylor, Greer Garson et Lew Ayres sont les principaux interprètes de la grande production Metro-Goldwyn-Mayer « Remember », que le Loew's présente à ses habitués cette semaine.

Ce film est le premier tourné aux Etats-Unis par Greer Garson, dont tous se souviennent pour l'avoir admirée dans « Goodbye Mr. Chips », récemment. Le talent de comédienne de Greer Garson s'affirme encore dans « Remember », production basée sur une histoire de Corey Ford.

Outre Taylor, Greer Garson et Lew Ayres, la distribution de « Remember » comprend Billie Burke, Reginald Owen, George Barbier, Henry Travers, Laura Hope Crews, Richard Carle et Hans Haden. Le sujet a été adapté pour l'écran par Milton Bren et mis en scène par Norman MacLeod. Celui-ci et Bren nous ont déjà présenté des films aussi populaires que la série de productions mettant en vedette l'amusant Tupper.

Actualités filmées et courts métrages compléteront le prochain programme du Loew's.

nouvel patron se rendant à un dîner d'affaires où ils rencontrent Tyrone et sa secrétaire. Toute l'oeuvre est menée avec beaucoup d'esprit.

## Au St-Denis

A partir d'aujourd'hui, le Saint-Denis met à l'affiche deux films qui ont battu des records d'assistance et de durée à l'affiche.

D'abord l'on verra « La Femme du Boulanger », oeuvre de Marcel Pagnol, l'oeuvre de Raimu, et qui nous révèle le talent remarquable de Ginette Leclerc. Cette oeuvre humaine, qui nous montre la douleur d'un mari devant la fugue de sa femme, atteint à des sommets psychologiques. Et c'est du meilleur Pagnol pour ce qui est du diabolique.

Le second film à l'affiche sera le fameux ciné-reportage sur la force militaire française « Sommes-nous défendus? ». Voilà un document unique où la France nous montre sa force sur terre, sur mer et dans les airs. Des images qui affirment la force française comme rempart de la civilisation moderne.

## Au Palace

« Daytime Wife » est le titre du film que nous présente la direction du Palace.

Il met en vedette Tyrone Power et une jeune artiste, Linda Darnell, qui, dès son second film, s'est fait une belle réputation.

Le scénario nous promet un spectacle fort amusant. La scène s'ouvre au jour du second anniversaire de mariage de Tyrone et de Linda. Mais le mari n'est pas à la fête. Il est attaché à son bureau. Le groupe qui l'attend décide d'aller quérir ce travailleur, mais ne trouve personne au bureau. Tyrone s'est laissé charmer par sa secrétaire. L'épouse du trop léger mari décide de ne pas laisser tomber ainsi celui qu'elle aime, et se persuade que les secrétaires ont quelque chose que les épouses n'ont point. Elle se fera donc secrétaire.

Une scène particulièrement amusante nous montre Linda et son

## CINEMA DE PARIS

UN FILM MAGISTRAL QUI VIENT A SON HEURE

Advertisement for the film 'Entente Cordiale' featuring Gaby Morlay and Victor Francen. The text includes 'TROISIEME SEMAINE' and 'ST. DENIS'.

## ST. DENIS

Advertisement for the film 'Sommes-nous défendus?' featuring Raimu. The text includes 'VOYEZ AVEC QUELLE FORCE LA FRANCE REPOND OUI!' and 'RAIMU LA FEMME BOULANGER'.

Advertisement for the film 'Education de Prince' featuring Robert Lyden. The text includes 'EDUCATION DE PRINCE' and 'LA FEMME BOULANGER'.

## Au Forum LA COURSE A LA VICTOIRE

Le club de hockey Canadien, que et l'un de ses plus brillants ailiers n'est autre que Johnny Gagnon, dont la rentrée en scène devrait donner un renouveau de vigueur aux équipiers du club de la métropole. Le hockey jouit à bon droit d'ailleurs, d'une énorme popularité à Montréal. Le Canadien est notre porte-couleur et il se doit de ne rien négliger pour bien porter son drapeau. Nous ne doutons pas que sous l'habile direction de Jules Dugal, il ne se ressaisisse promptement et nous fasse honneur. Il est aussi un groupe de jeunes joueurs, nouveaux-venus, qui promet énormément. Bien dirigés, ils constitueront avant peu une équipe invincible, contre laquelle viendront se briser les efforts de leurs adversaires.

DISCOBOLE.

## Le service des « trains de neige »

Le Pacifique Canadien prend les mesures nécessaires pour assurer le transport des skieurs vers les Laurentides.

A cette époque de l'année, quand les premières chutes de neige sont imminentes, c'est toujours avec une certaine impatience que nos skieurs attendent la publication de l'indicateur des trains du Pacifique Canadien qui, durant toute la saison d'hiver, conduira de la métropole aux merveilleux champs de ski des Laurentides, rendez-vous de milliers d'enthousiastes des sports de neige et théâtre des savantes évolutions des as de la descente et du slalom.

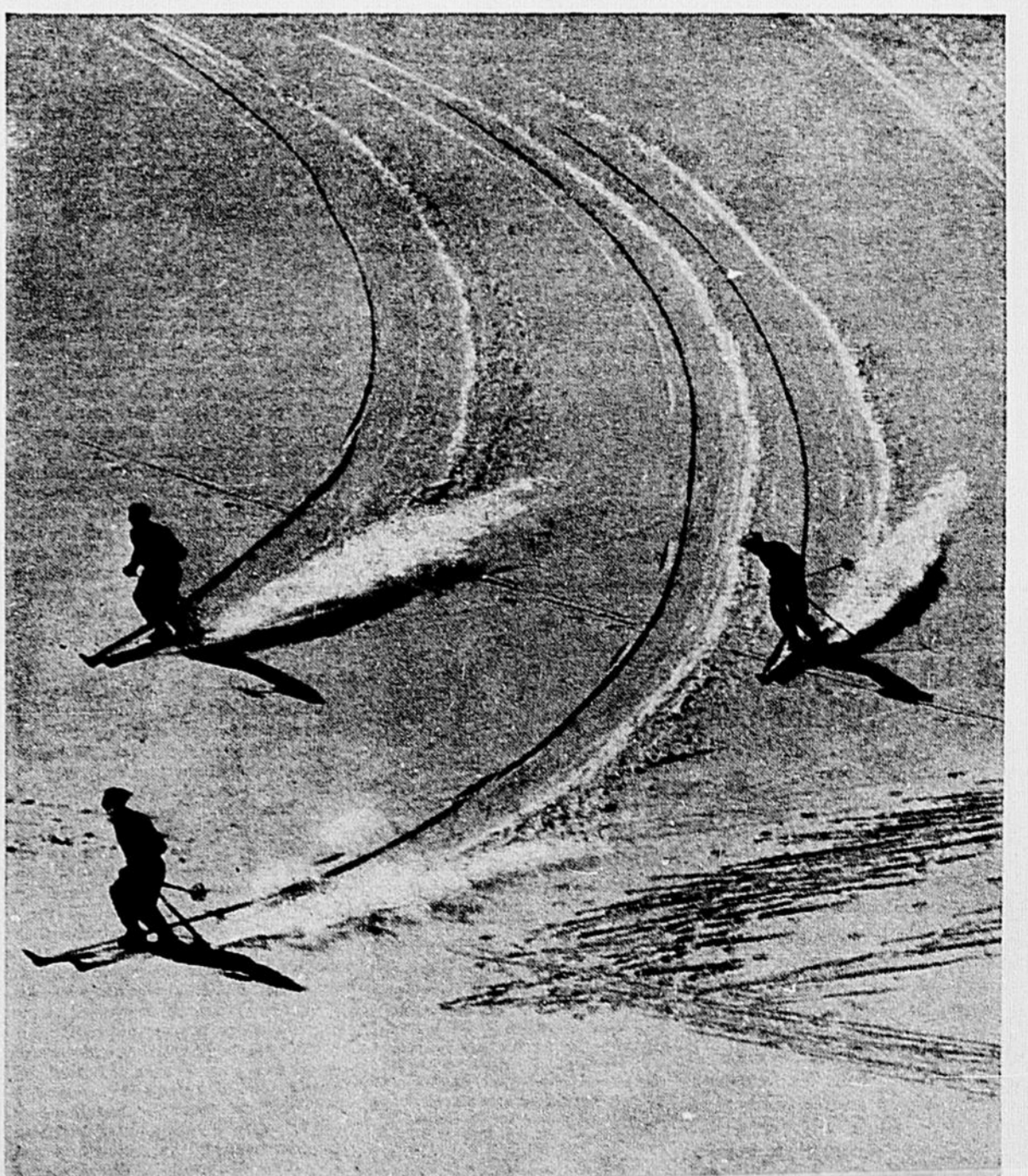
Le ski a progressé d'une façon si phénoménale depuis une décennie et la vogue de ce sport continue de s'accroître avec une telle rapidité, qu'il faut sans cesse améliorer les services requis pour le transport de ceux qui fréquentent les régions du Nord. Une année à l'autre, le nombre des trains doit être augmenté et leur circulation, accélérée afin de répondre aux besoins existants.

Cet hiver encore, l'affluence s'annonce comme devant être plus considérable que jamais, aussi le Pacifique Canadien a-t-il pris toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'excellence de ses services de trains de neige vers les Laurentides. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'oeil sur l'indicateur spécial dont on vient de commencer la distribution dans les gares de la Compagnie et dont toutes les personnes intéressées voudront se procurer des copies incessamment afin de se renseigner sur les nouveaux services d'hiver.

Les changements sur la ligne des Laurentides sont fixés au 18 décembre, mais ce ne sera vraiment qu'aux Fêtes que commenceront à circuler la plupart des « spéciaux » qui devront par la suite assurer le transport des phalanges de skieurs qui monteront à l'assaut des collines laurentiennes à chaque week-end, jusqu'à la fin de la saison. On constate, en consultant le nouveau horaire, que le prochain programme d'hiver élaboré par les experts du Pacifique Canadien donne un nombre de trains au moins égal à celui de l'an dernier, avec en plus, d'importantes additions

Rien qu'une foule de skieurs aient maintenant pris l'habitude de partir pour le Nord le samedi et même assez souvent le vendredi soir, c'est encore le dimanche matin que la majorité d'entre eux quittent leurs foyers pour aller skier. On fera donc circuler 8 trains pour les transporter avec tout le confort et le minimum de délai possible: quatre partiront de la gare Windsor, deux de Westmont, un de la gare Viger et un autre de l'avenue du Parc. Le samedi, deux trains partiront de la gare Windsor le matin, à 8 h. 35 et 8 h. 55 et deux autres l'après-midi, à 1 h. 05 et 1 h. 45. Deux autres trains quitteront encore la gare Viger le samedi, l'un à 2 h. 10 et l'autre à 7 h. 30 p.m. Enfin, les privilégiés à qui leurs loisirs permettent de s'absenter le vendredi

(Suite à la page 4)



LES ELEGANCES DU SKI—Absolument maîtres de la technique de la descente, ces trois skieurs, décrivant une courbe gracieuse sur la neige, donnent une belle démonstration de leur virtuosité. L'assurance qui permet d'effectuer de pareilles évolutions est une qualité que tous nos jeunes skieurs ambitionnent de posséder.

—Photo C.P.R.

# Fatal assassinat du tourisme

## A quand l'enquête sur cet éléphant blanc du Mont-Royal?

Saura-t-on jamais qui jeta au panier la lettre de feu le sénateur F.-L. Béique, président de l'Université de Montréal, à la commission d'administration, la mettant en garde contre des "dépenses exagérées"? — Conversion temporaire de l'immeuble de la Montagne en caserne.

L'Université de Montréal... sera-t-elle dieu, table ou cuvette? M. Duplessis, dont les largesses verbales furent infinies, lui avait fait voter un octroi de \$5,000,000 qu'il oubliera de verser avant son malencontreux départ pour les régions désertiques de l'opposition, et comme ses successeurs, au lieu de trouver dans la caisse les sesterces promis, ont découvert un « creux » de \$83,000,000, il n'y a pas d'apparence que les millions prennent de sitôt le chemin du Mont-Royal.

Un jour, on parle de convertir l'immeuble universitaire en hôpital; le lendemain, de le transformer en caserne. Puis, que nous sommes en guerre, cette destination semble la plus naturelle, malgré les virulentes indignations déjà soulevées. D'ailleurs, qui soutiendrait le nouvel hôpital, dans un temps où les hôpitaux existants crient famine? Et puis, des avocats, notaires et médecins vont à « quêteserie », le vieil édifice universitaire de la rue Saint-Denis n'en fabrique-t-il pas assez par le temps qui court?

Avant de verser quoi que ce soit à l'Université de Montréal, ne serait-il pas opportun de tenir l'enquête — sérieuse et non camouflée — toujours promise et jamais commencée sur les débuts fantastiques de cette institution « nationale »? Son premier président, feu le sénateur F.-L. Béique, avait écrit une lettre comminatoire à la commission d'administration, la mettant en garde contre les dépenses exagérées et criant: casse-cou! Cette lettre disparut, de l'aveu même du sénateur Béique. Qui a pris sur lui de la jeter au panier ou de l'incinérer? Détail intéressant...

Nous avons souvenir que la commission d'administration s'adressa certain jour aux Fonds Rockefeller dans le but d'obtenir un million. La réponse fut: que le créateur de ce fonds avait stipulé que les institutions aptes à l'obtenir devaient être neutres au point de vue religieux et au-dessus de tout soupçon au point de vue administratif. L'Université de Montréal n'insista pas...

Plus le temps passe, plus le vaste immeuble de la Montagne se détériore, et à moins d'attendre qu'il ne tombe en ruines, une décision est impérative. Qu'on le militarise, le département de la Défense nationale s'engageant à le maintenir debout, et c'est bien ce qu'on pourrait demander de mieux à l'heure actuelle. Entre temps, on pourrait tenir l'enquête propre à fixer les responsabilités là où elles sont, sans qu'il y ait un opinion public continuera de se désintéresser de ce qu'on est convenu d'appeler « l'éléphant blanc de la Montagne ».

PANGLOSS.

## L'HON. T.-D. BOUCHARD N'OUBLIE PAS LACHINE

Il s'adresse à Ottawa pour obtenir la continuation du Boulevard métropolitain. — Comment le Dr Kirkland n'eut qu'à se laisser porter au pouvoir. — Les adieux de "Natole" sont tout simplement grotesques.

(Correspondance spéciale à « L'Autorité »)  
Lachine, 16. — Avec un ministre de la Voirie comme l'hon. T.-D. Bouchard, il fallait s'attendre à ce que les affaires marchent rondement sur le boulevard métropolitain. Aussi s'est-il adressé sans tarder à Ottawa, afin d'obtenir que le gouvernement fédéral fasse sa part dans cette entreprise nationale. Nous avions cru que la politique du nouveau gouvernement était de demander des subventions, au lieu de faire exécuter les travaux au pourcentage. On annonce que ceux-ci seront exécutés en régie par le gouvernement Godbout. Il n'en reste pas moins que l'entrepreneur Mathew DeVitto, auquel le boulevard métropolitain avait été confié au pourcentage, est l'un des rares favoris qui sortent indemnes des aventures « duplessistes ».

Les candidats, tant dans le domaine fédéral que dans le provincial et le municipal, savent à quoi s'en tenir sur les démarches qu'il sont obligés de faire, les ficelles qu'ils sont appelés à tirer avant de parvenir à leur but. Tout ce tralala a été évité au Dr Kirkland, notre nouveau député, en vertu de la seule recommandation d'un résident de Lachine, qui sut faire comprendre aux intéressés que le maire de Ville Saint-Pierre était l'homme tout désigné pour faire perdre à M. Anatole Carignan son dépôt.

D'aucuns objectaient que la candidature Kirkland n'avait pas de bon sens parce que le maire de Ville Saint-Pierre n'avait pas organisé de rafles de dindes ni d'épluchettes de blé-d'inde, non plus que des grimpaux dans des poteaux graissés ni de combats de coqs, mais les événements ont prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'être ridicule pour capter la confiance de l'électorat de Jacques-Cartier.

### PEU GLORIEUSE SORTIE DE « NATOLE »

A l'hôtel-de-ville de Lachine, dimanche dernier, M. Anatole Carignan, ex-maire, ex-député de Jacques-Cartier, ex-ministre de la (suite à la page 3)

## LE SECRET DE LA RESISTANCE FINLANDAISE

(Suite de la page 2)  
Même conquise, la Finlande ne s'est jamais inclinée. « L'instruction militaire est faite avec beaucoup de soin; tout permet de penser qu'un nombre égal les Finlandais sont nettement supérieurs aux Russes. » Voilà qui explique comment un petit pays dont la population n'atteint pas quatre millions d'habitants peut offrir une telle résistance à un ennemi qui lui est numériquement supérieur.

L'HOTEL WINDSOR posséd. une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtois.

**Windsor**  
CABRI DOMINION

## Fort mouvement de voyageurs aux Fêtes

Billets à prix réduits

Vu leur longueur inaccoutumée, cette année, les congés de Noël et du Jour de l'An seront pour une foule de gens une excellente occasion de faire un petit voyage, d'aller visiter des parents ou amis, ou encore de se rendre dans les Laurentides pour faire du ski. Désireux de faciliter autant que possible ces déplacements nombreux, nos chemins de fer, par l'intermédiaire de M. C. P. Riddell, président de la Canadian Passenger Association, annoncent qu'ils accorderont, à travers le Canada, tout entier, de très importantes réductions dans les prix des billets, ces réductions devant être valables pour l'un ou l'autre des congés ou pour les deux ensembles, suivant le cas.

Voici à quelles conditions seront délivrés ces billets d'excursion: pour le congé de Noël, on achètera pour le prix du billet simple plus un quart, un billet aller-retour valable pour l'aller depuis 2 heures, vendredi le 23 décembre, jusqu'à lundi, le 25 décembre. Au retour, le billet devra s'effectuer avant minuit, mardi, le 26 décembre.

Les billets délivrés pour le Jour de l'An seront valables pour l'aller depuis 2 heures, vendredi le 29 décembre jusqu'au lundi, le 1er janvier 1940. Comme pour le congé de Noël, le départ, au retour, devra s'effectuer avant minuit, le 2 janvier 1940.

Des billets valables pour la période de deux congés seront délivrés pour l'équivalent du billet simple plus un tiers; ils permettront de partir du mardi, 19 décembre au lundi, 27 janvier, et de revenir jusqu'au samedi, 6 janvier.

Des concessions spéciales seront aussi accordées aux instituteurs et institutrices pour leur congé des Fêtes. Le billet d'aller-retour, valable pour l'aller du 25 novembre au 1er janvier et, pour le retour, jusqu'au 31 janvier 1940, leur sera cédé pour l'équivalent du billet simple plus un quart.

Dans la province de Québec, on offre encore une réduction pour le congé des Fêtes, comme suit: des billets aller-retour seront délivrés pour le prix du billet simple plus un quart pour aller du vendredi, 5 janvier, jusqu'au 7 janvier à 2 heures p.m. et pour le retour, jusqu'à minuit, lundi, le 8 janvier 1940.

## COUPS DE MARTEAU

(suite de la page 1)  
qu'en 1944, ils auraient encore été mieux reçus. Et s'ils avaient enrichi leur idée par la proposition déjà faite par le duo Raynault-Tailleur de porter le salaire échelonné de \$2,000 à \$4,000, on les aurait sûrement embrassés. S'ils désirent l'accolade, ils n'ont qu'à revenir, se installer sur le sein de cette bonne Concordia.

L'échevin Oscar Bellisle, leader du Conseil, ne craint pas de faire des jaloux. L'autre jour, il souleva une véritable tempête parmi ses collègues en annonçant qu'il avait enrichi le personnel municipal de 57 électriciens de son quartier. Aujourd'hui, il déclare que la question de la carrière Rheaume sera bientôt réglée, ce qui équivaudrait à dire que cette carrière sera vendue au prix fort à la ville. Il n'y a pas que dans le quartier Villiers où il existe des carrières. M. Oscar Bellisle risque de faire envier ses collègues par les propriétaires de ces trous incommodes. Le malheur, c'est qu'il faudrait à \$4 à \$5,000,000 pour satisfaire tout le monde. Pourquoi ne pas convertir tout simplement ces gouffres béants en abris anti-aériens?

Depuis le 25 octobre, une personne n'a entendu parler de "Papa" Auger, l'ineffable ministre de la Colonisation dans le cabinet d'aisance de M. Duplessis, ainsi nommé parce que tout le monde y prenait ses aises. L'ex-échevin Jeanotte n'a donc pas dépensé son argent en pure perte, lorsqu'il donna comme motif de sa candidature son ambition de débarrasser la division Saint-Jacques de l'"Agréisme". Entendait-il par là qu'il voulait sortir un cochon de l'âge? En tout cas, "Papa" Auger s'est plutôt noyé dans l'âge, puisqu'on ne l'a pas revu depuis, même le premier vendredi du mois, dans sa paroisse. Comment en un porc vil ce pur des purs s'est-il changé?

Une récompense de \$100,000 en roubles soviétiques ont en marche les lemmings, (pas or, mais papier), est promise à qui retrouvera le "Rougéaud" de Maisonneuve, soit le "Boucher par les deux bouts" William Tremblay. S'est-il réfugié dans les caves profondes de son château du boulevard Pie IX, afin de cacher à ses anciens et infidèles électeurs la honte qui empourne son front de "beu"? Comptez-t-il un à un les dollars (certains disent un million) qu'il a accumulés en vertu de la plus riche économie sous son conseil? Est-il à organiser un autre de ces mariages fastueux qui se terminent par une envolée en aéroplane, retour du voyage de noces, au-dessus du Jardin Botanique? Est-il tout simplement retourné à son état de "boucher par les deux bouts", afin de se donner l'illusion, en massacrant les quartiers de bœuf et de mouton, de massacrer la Maisonneuve. Encore une fois, la solution de ce mystère rapportera à son heureux auteur la magnifique récompense promise ou haug.

## A BATONS ROMPUS

Dans une autre colonne de l'"Autorité", notre directeur politique souligne et commente l'excellente nomination que le gouvernement de Québec vient de faire en portant au poste de surintendant de l'Instruction Publique, M. Victor Doré. Nous voulons y ajouter nos félicitations personnelles et mentionner que la presse de cette province a été unanime à applaudir à cette nomination. Nous avons pu l'occasion de j'en faire à remarquer ses qualités exceptionnelles en matière d'éducation, de profondes connaissances et son désir ardent de voir s'améliorer cette branche si importante de notre organisation nationale. Doué d'une grande énergie, d'une puissance de travail considérable, jouissant d'excellentes relations et admirablement renseigné sur les questions scolaires, M. Victor Doré, au cours de sa carrière déjà avancée, a toujours consacré à l'enseignement ses talents et ses efforts. C'est un expert en la matière et il apportera, dans l'exercice de ses importantes fonctions, en plus de son dévouement et de son expérience consommée, une distinction, une affabilité, une souplesse et un doigté qui lui permettront d'accomplir de grandes réformes et de précieuses et nécessaires innovations. Nous le félicitons bien sincèrement d'avoir recueilli cette importante position comme nous félicitons le gouvernement, une fois de plus, d'avoir nommé une compétence à un poste de commandement si important. Et nous souhaitons tout le succès possible à cet excellent éducateur que nous avons le plaisir de compter au nombre de nos meilleurs amis.

Il faut se réjouir du bon travail accompli par le cabinet provincial depuis son entrée en fonctions. Quelle différence dans les nominations faites et dans la manière de gouverner des affaires avec celles de feu M. Duplessis! On sent la main ferme du chef et de ses collaborateurs et quelle confiance il accorde à ses ministres. Une politique de stricte économie a été adoptée, politique qui va permettre de remettre les finances de la province à flot et de lui redonner cette stabilité financière dont elle jouissait sous le régime Taschereau, comme d'ailleurs son excellent crédit sur les marchés canadiens et étrangers. Une première des mesures adoptées, après avoir commencé à solder les 18 millions de comptes en retard, a été de voir à l'abolition de ces multiples commissions qui grevent le budget de charges inutiles. A qui fera-t-on croire, par exemple, que dans la (suite à la page 2)

## Campagne systématiquement poursuivie contre les "étrangers" par le régime des "Pieds-Noirs". — L'espionnage et la délation les deux "bases" du régime "Duplessiste". — Pas un sou dans la caisse et une dette flottante de \$83,000,000.

(Dépêche spéciale à « L'Autorité »)  
Québec, 16. — M. Duplessis a toujours essayé d'être un narquois. Lorsqu'il était au pouvoir, passe encore. Il était sûr de trouver des flatteurs pour applaudir à ses saillies. Mais depuis qu'il fréquente les régions désolées de l'Opposition, il ferait bien de se corriger de son défaut dominant, cet abus du coq-à-l'âne que Victor Hugo appelait « la fienté de l'esprit ».

Interrogé à Montréal sur ce qu'il pensait de la convocation de la prochaine session, le 20 février prochain, le Mauricien déclara que M. Godbout, après avoir promis en octobre une session spéciale avant le Jour de l'An, pour assainir les finances de la province, avait remis cette session à quatre mois, preuve que les accusations de M. Godbout et de ses amis, à l'effet que les finances provinciales se trouvaient en fort piteux état, n'étaient ni fondées ni véridiques.

Malheureusement pour son contradicteur, M. Godbout n'a pas fait la promesse formelle de convoquer une session spéciale, mais d'y avoir recours si besoin en était. Depuis son arrivée au pouvoir, il n'a jamais affirmé non plus, comme veut le faire croire M. Duplessis, que du jour au lendemain la Province, de « pouilleuse », est devenue florissante; mais il a déclaré, preuves à l'appui, que les préteurs délinquants de leurs appréhensions étaient devenus beaucoup plus malléables, si bien qu'à l'heure actuelle elle est à même d'emprunter \$50,000,000, peut-être même \$75,000,000 si elle le désire, à un intérêt minime, tandis que M. Duplessis n'aurait pu emprunter un mauvais trente sous « percé » à la veille de sa chute, même à un taux usurier.

Lorsque M. Duplessis parle de caisse bien remplie, il pense peut-être à la sienne. Les libéraux n'ont pas trouvé seulement \$16,000,000 de notes en souffrance dans le trésor, mais une dette flottante de \$83,000,000. Par contre, si l'on croit certaines rumeurs qui vont s'empiffant, il ne se serait pas oublié au point de vue monétaire, et à l'encontre de ce qu'il déclarait aux Trois-Rivières le soir du désastre, il a quitté le pouvoir plus riche qu'il n'y est entré. Le Mauricien serait appelé à expliquer certains endossements personnels sur des chèques dès cette prochaine session qu'il feint de trouver si tardive.

## LA GUERRE AU TOURISME

Il devient de plus en plus manifeste qu'une campagne systématique, afin de détruire le tourisme dans le Québec, a été poursuivie au cours de cette année. En 1937, les touristes dépensèrent \$77,000,000 dans le Québec, et \$57,000,000 en 1938. Cette année, une fois que l'Office du Tourisme, n'ayant plus à obéir aux ordres du Mauricien, dressera ses statistiques, on peut dès maintenant prédire que le total ne dépassera guère \$50,000,000.

Dans l'entourage de M. Duplessis, on s'imaginait tout à coup que les touristes des autres provinces et surtout des Etats-Unis nous causaient un tort incalculable, au point de vue national, en anglicisant ou américanisant peu à peu nos Canayens. De là, à prétendre que notre langue, notre foi et nos traditions étaient en péril, il n'y avait qu'un pas. Notre surpatriote à « base » de religion s'empressa de la franchir. A la Ville de Québec lui demandant le « pouvoir » de taxer davantage les cinémas il invoqua l'obligation de les ruiner. A la Ville de Montréal désireuse de prélever annuellement \$1,000 sur les cafés de nuit (ce qui était déjà exorbitant), il offrit d'autoriser un impôt prohibitif de \$3,000. Expulsion des femmes des grill rooms et des tavernes, obligation aux hommes de prendre un repas complet afin de pouvoir prendre un verre de bière dans les restaurants, diminution des heures de vente, remplacement dans les campagnes des hôteliers « rouges » qualifiés par des hôteliers « bleus » novices, et, comme couronnement de cette oeuvre destructive, l'élévation du prix des spiritueux à une hauteur fabuleuse, telles furent quelques-unes des mesures anti-touristiques du régime des « Pieds-Noirs ».

## ESPIONNAGE ET DELATION

A la ville comme à la campagne, chaque établissement licencié était soumis à un espionnage, en règle de la part des amis du pouvoir désireux de remplacer les « maudits rouges ». Le propriétaire d'un club montréalais déclarait récemment dans un couloir de l'hôtel du gouvernement: « Jamais nous n'avons été soumis à pareil espionnage. J'eus le malheur, un soir, de laisser photographier chez moi un groupe d'artistes au milieu desquels avait pris place M. Emery Phaneuf, libéral reconnu, comme vous savez. Eh bien! cette imprudence faillit me coûter ma licence. Plus que cela, je n'osais plus parler à aucun libéral entré dans mon établissement, parce que j'étais aussitôt accusé de conspirer avec lui contre l'Union Nationale. Puisse cette ère ne jamais revenir, car il y aurait de quoi à devenir fou ».

Ici même, à Québec, quatre des principaux hôtels de la ville ne furent-ils pas privés un jour de leur licence pour le crime inépuisable de n'avoir pas servi un repas complet, plus la taxe d'hôpital, avec un verre de bière? Néanmoins, le tolle fut tel qu'au bout d'une semaine, les licences étaient rendues. D'ailleurs, la Régie des Liqueurs ne fournissait jamais aucune explication sur ses faits et gestes. Vous perdies votre licence, et vous n'aviez qu'à prononcer, comme le saint homme Job: « Dieu m'avait tout donné, Dieu m'a tout ôté, que son saint nom soit béni! »

Malheureusement, les Jobs furent plutôt rares, car on entendait partout: « Que Duplessis soit maudit! » et le peuple ratait ce vœu le soir du 25 octobre.

ROBUR.

## Herr doctor Hjalmar Schacht

### LE ROMAN DE L'ANGLAISE A LA CROIX GAMMEE

L'honorable miss Unity Midford, qui vient d'essayer de se suicider à Munich après une entrevue orageuse avec Hitler était, jusqu'à ces derniers mois au moins, une turbulente adepte du régime nazi.

Depuis cinq ans, la haute société londonienne se montrait étonnée, pour ne pas dire plus, de l'ardeur pro-hitlérienne de cette étrange propagandiste. Miss Midford est la fille de lord Redesdale. Sa famille qui jougeait son cas comme une toquade de jeune fille exaltée ne lui ménageait pas les conseils de modération.

« Je suis libre, répondait-elle, de mes sympathies. »

Et disait à sa sœur, l'honorable Mrs. Diana Guinness:

« Quand tu connaîtras Hitler, tu me comprendras. »

Et elle n'eut de cesse que celle-ci ne fût présentée au chancelier.

Dès lors, les deux sœurs semblèrent s'attacher à la fortune de l'aventurier autrichien. Elles assistaient à chacun de ses discours, assises au premier rang. Hitler a toujours été peu féru d'amitiés féminines, mais soit sympathie véritable, soit souci de propagande, il avait fait une exception en faveur de ces deux aristocrates qui lui arrivaient du pays qu'il redoutait et qu'il haït au premier chef. Il les recevait volontiers, dans l'intimité, à n'importe quelle heure et toutes affaires cessantes.

Il y a trois jours, miss Midford venait de passer plusieurs heures en compagnie de Hitler, à Munich, quand, rentrant à son hôtel au milieu de la nuit, elle absorba une boîte de véronat. Elle avait déclaré à qui voulait l'entendre que son influence était grande auprès du chancelier et qu'elle se faisait fort de l'amener à une meilleure compréhension de l'attitude de l'Angleterre. Or, Hitler n'avait pu se contenir au cours de leur entrevue. Il avait accablé d'injures la nation qu'il tient pour responsable de ses récents échecs et de ses incertitudes. Bref, il s'était montré à visage découvert, et la jeune exaltée, enfin revenue de ses illusions, n'en avait pu supporter davantage.

On la soigna à l'heure actuelle dans une clinique de Munich.

L'histoire de cette étrange amitié, qui se termine comme un chapitre de Murger, débute aussi à la façon d'un roman d'étudiants.

Miss Unity Midford suivait à Munich les cours de l'Ecole des beaux-arts, en 1934, quand Hitler fit sa connaissance dans un petit restaurant sans prétention auquel il était resté fidèle malgré son ascension.

L'honorable miss Midford n'est pas de celles qui passent inaperçues. Grande, blonde, avec de beaux yeux bleus et un teint éclatant, elle est particulièrement représentative de la beauté anglo-saxonne. Hitler fit prendre des renseignements et, dès qu'il sut qu'il s'agissait d'une étudiante anglaise, délégua son lieutenant Bruekner pour se faire présenter. Il fit du charme à sa manière. Il sut éblouir par une sorte de simplicité voulue. Huit jours après, la jeune fille ne jurait que par lui.

Il fut un temps où personne en Allemagne même ne pouvait se flatter d'attirer la confiance du chancelier aussi sûrement que les deux filles du lord Redesdale. Nul doute que Hitler ne s'exagérât l'importance de ce trait d'union avec l'aristocratie anglaise. En fait, son intimité avec les deux sœurs suffisait à rendre celles-ci pour le moins suspectes dans leur pays. Il n'y avait alors aucune manifestation spectaculaire du parti nazi où les deux belles Anglaises ne fussent invitées. Elles assistèrent à tous les dîners officiels. Hitler les recevait en particulier pour entendre de la musique ou pour assister, en petit comité, à la projection d'un film.

Sitôt les deux voyageuses étaient-elles annoncées, à l'hôtel Kaiserhof où elles descendaient d'habitude, qu'un majordome venait les prier de traverser la place qui sépare l'hôtel de la chancellerie.

A Cologne, en 1936, Hitler pénétrait dans le restaurant de l'hôtel Dom où ses lieutenants et ses propagandistes l'attendaient. C'était pendant sa grande campagne pour les élections générales. Les premiers visages qu'il vit, en entrant dans la pièce, furent ceux de miss Midford et de sa sœur.

Il se précipita vers elles, rou-

Il possède ses incontestables titres de noblesse teutonique, depuis le jour où il déclara cyniquement: « Nous devons arranger notre politique économique, financière et d'emprunts, de telle façon que nous ne puissions pas payer, car nous ne voulons pas payer... »

Est-il ou n'est-il plus en Allemagne? A-t-il disparu? L'a-t-on fait disparaître?... De toute façon, il n'est plus là, dommage. Il ne peut que manquer à l'équipe des grands Germains racistes du seigneur Hitler. D'abord, selon la norme nazie, il n'est pas Allemand cent pour cent. Sa mère était Danoise, ce qui explique le charme scandinave de son inattendu prénom: Hjalmar... Ensuite, il possède ses incontestables titres de noblesse teutonique, depuis le jour où il déclara (5 juin 1928):

« Nous devons arranger notre politique économique, financière et d'emprunts, de telle façon que nous ne puissions pas payer, car nous ne voulons pas payer... »

Doux cynisme... Mais au moins, il avait un avantage: il prévenait... Comme dit l'autre, le genre faux témoin poussé à ce point là, ça devient de la franchise...

Ses biographes disent qu'il eût aimé, à l'image de Guillaume II, posséder une stature avantageuse et de belles moustaches et en pointes de paratonnerre. Mais, hélas! la marâtre nature l'a fait petit, malingruche, étique et jaunâtre... Son regard de myope est hésitant, voilé, larvaire. Ses joues font songer au cuir dont jadis on garnissait les malles, et sa bouche ressemble à une longue gergure pas très propre... Parlerons-nous de ses vêtements, qu'on dirait toujours taillés pour quelqu'un d'autre, et de ses faux cols de vingt centimètres qu'on jurerait de cellululose? Un véritable épouvantail à moineaux. Les mites, elles-mêmes, hésiteraient à s'y fourrer...

Au fond, c'est un pion... (Suite à la page 2)

tant la triple rangée de gardes noirs et calmant de la main les « heil! » qui retentissaient de toutes parts, il les fit asseoir près de lui à table. Ce fut à la fin de cette journée qu'il conféra aux deux jeunes femmes l'insigne à la croix gammée revêtu de sa signature.

x x x

Cet insigne, l'honorable miss Midford ne le portait plus depuis le début de la guerre. Mais elle persistait à croire en l'amitié de Hitler et à sa propre influence. Le suicide manqué de Munich est le dernier chapitre de cette histoire d'un romantisme anachronique. C'est peut-être aussi une occasion de souligner comment se referme le cercle d'isolement autour du sanglant responsable.

## LE SERVICE DES TRAINS DE NEIGE

(Suite de la page 3)

soir, auront le choix entre le train tout wagons-salons qui part de la gare Windsor à 4 h. 05 p.m., un autre train qui part de la gare Viger à 4 h. 50 p.m. et un dernier qui quitte la même gare à 7 h. 30 p.m.

Voilà pour l'aller. Pour le retour en ville, le dimanche soir, les skieurs auront pour ainsi dire l'embaras du choix, car il y aura des trains qui effectueront leur départ de presque toutes les gares du Nord. Ainsi, un spécial partira de Shawbridge à 5 h., deux trains partiront de Piedmont à 5 h. 12 et 5 h. 35, un autre partira de Mont-Rolland à 5 h. 50, le spécial de Ste-Marguerite quittera cette gare à 6 h. 05, et celui de Préfontaine à 6 h. 10. De Labelle, il y aura trois départs le dimanche soir: à 5 h., 5 h. 30 et 6 h., tandis qu'un dernier train partira de Mont-Laurier à 4 h. 50.

Les trains de Shawbridge, Piedmont, Mont-Rolland, Ste-Marguerite et Préfontaine n'effectueront aucun arrêt entre leur premier départ et leur arrivée en ville, sauf celui de Préfontaine, à 6 h. 10, qui s'arrêtera à toutes les stations jusqu'à Shawbridge.

Comme nous le disions précédemment, le service des Laurentides est à peu près le même que l'an dernier, sauf pour les points au nord de Ste-Agathe, qui bénéficiera d'un train de plus le dimanche matin et d'un autre le samedi après-midi, alors que leur service de retour, le dimanche soir, sera aussi amélioré par l'addition d'un nouveau convoi.

## Province de Québec, District de Montréal. AVIS PUBLIC

Avis public est par les présentes donné que Mademoiselle Marie Ernestine Georgiana Frappier, fille majeure et usant de ses droits des Cité et District de Montréal s'adresse à la Législature de la province de Québec à sa prochaine session, pour demander l'adoption d'une loi lui permettant de changer son nom de famille de FRAPPIER en celui de BEAUDRY avec tous les droits et obligations inhérents à tel changement.

Montréal, le 7 décembre 1939. (Signé) Ernestine Frappier.



« Elle écrit qu'elle sera à la maison ce soir! »

Est-il quelque chose de plus émerveillant que l'attente? Une voix intérieure vous dit: « C'est stupide, il n'est rien arrivé... » Et une autre vous murmure à l'oreille: « Peut-être lui est-il arrivé un accident... Oh! que faire? »



« Je n'aurais pas dormi de la nuit! »

Mais quand vous entendez sa voix au téléphone vous savez que tout va bien — votre reconnaissance est acquise au service Interurbain — vous vous rendez compte combien il est facile de demeurer en relations — et vous louez ceux qui le font.



« Il ne lui était pas venu à l'idée que mon départ pût être différé »

Vous pensez parfois que les personnes âgées ont tort de s'inquiéter — mais vous sentez plus à l'aise lorsque vous les avez rassurées — par INTERURBAIN

Est-ce si simple. Votre appel est transmis en quelques secondes, votre destination atteinte en un rien de temps. Profitez du tarif de nuit en vigueur toute la journée du dimanche et communiquez par service endre postes.

